

N.A.B.U.

Nouvelles Assyriologiques Brèves et Utilitaires

1989

N°3 (septembre)

NOTES BRÈVES

52) **Le nom akkadien du grain** – Il existe peut-être un mot akkadien *še'um* emprunté au sumérien, mais à mon avis son existence n'est pas prouvée, ni par les graphies rassemblées dans le AHW, ni par celles collectées par S. Lieberman, SLOB p. 479 sqq. Lieberman, tout comme moi, a pourtant été saisi d'un doute qu'il a refoulé (ibid. n. 712). Il a été un moment tenté de rattacher les graphies *ŠE-um*, *ŠE-(a)-am*, *ŠE-(e)-im* au mot qu'il pose comme *u_x* 'nourriture' (n° 678 p. 508). W. v Soden admet aussi ce mot, mais il a hésité à l'akkadiser et le laisse sous la forme *ú* qui est d'après lui l'étymon sumérien. A mon avis ce mot *Xûm* existe, même si les textes ne l'écrivent presque jamais explicitement, et c'est peut-être même le seul mot akkadien pour dire 'grain'. Jusqu'ici on ne connaissait que 3 exemples:

oBLu A 57 (MSL XII 159) *lú še tuku : ša É-a-am i-šu-ú*

oBLu B ii 13 (MSL XII 178) *lú še tuku : ša a-am i-šu-ú*

Ea VII/4, 33 *ú : ŠE : u-um*, ibid. 36 *še-e : ŠE : ŠE-um* (MSL XIV 467)

Or les textes d'Emar récemment publiés par D. Arnaud fourmillent de graphies nouvelles, par exemple *še ur₅-ra : e-ia hu-bu-ul-li* (Emar VI/4 p. 49 l. 92' et pass.), *še ú máš-bi : e-ú ú ši-bat-s[u]* (ibid. p. 44 l. 238'), *ŠE : e-im* (Voc. Sa 710' ibid. p. 27).

On ne peut à mon sens nier cette évidence et seule la force de l'habitude peut encore nous faire lire **še'um*, jusqu'à preuve du contraire. Le problème qui reste est celui de la prononciation et de l'étymologie. Sur le premier point j'hésite beaucoup car il faut reconnaître que ce malheureux mot manque de consonnes, le plus simple est peut-être de s'en tenir à *'ûm/'âm/im* (?). Quant à l'étymologie, on peut y voir, avec W. v Soden et S. Lieberman un emprunt au sum. *ú*, mais je pense plutôt qu'il s'agit d'une survivance de la racine *HY* 'vivre' (*hayyu*). Le glissement de sens est assez aisé, puisque le grain est la subsistance même. Peut-être la graphie *e-ia* (st. cstr.) à Emar est-elle alors une restitution étymologique: les gens d'Emar entendaient peut-être dans le mot 'grain' le mot 'vie'. Le même mot surnage peut-être encore dans le Voc Sa d'Assur U : *labāru, balāṭu* (MSL III 66 l. 23' sq.).

Antoine CAVIGNEAUX (03-07-89)
2 bis rue Bougainville 75007 PARIS

53) Hauts Personnages à Emār.

—«Suffète fantôme» à Emār?— D. Arnaud a trouvé dans un texte d'Emār l'attestation d'un «Suffète du port». L'existence en avait été révélée depuis l'ouvrage collectif publié par les soins de D. Beyer, *Meskéné-Emar, Dix ans de Travaux*, 1982, pp. 46-47. Nous possédons désormais l'autographe de D. Arnaud, *Rech. sur Astata*, VI/1 n° 127. Ni le sens ni la traduction n'ont été changés. Dernièrement G. Bunnens a repris la question dans un article en règle publié dans *Reflets des deux Fleuves = Mélanges A. Finet*, pp. 27-29. Il montre dans ces quelques pages toute l'importance d'une telle attestation, non seulement pour l'histoire des Phéniciens au sens large mais aussi pour ses théories propres (p. 29, n. 23).

Le plus étonnant est le nom assyrien que porte ce suffète. Or D. Arnaud a retrouvé à Aššur ce même personnage, Aššur-aha-iddin, fils de Šamaš-ilī, avec la qualification d'émariote, à en croire «Traditions

urbaines et influences semi-nomades à Emar», dans *Le Moyen-Euphrate*, J. Margueron éd., p. 250, n. 26. En fait, KAJ 145 a été lu trop vite. Il s'agit d'une transaction entre Aššur-aha-iddina, fils d'Adad-šar-ilāni et Ibašši-ilī, fils d'*i-ma-ra-ia-e*. Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'il faille retrouver dans ce dernier anthroponyme, le nom d'Emār.

Avant que cette théorie ne se popularise, il faut avouer que ce «*šu-pi-ti ka-ri*» d'Emār n°127 ne suscite pas l'enthousiasme. On n'attend pas à l'époque un *šu-* initial (mais *šāpišu*), ni un *-pi-* médian (PI = wa), ni un *-ti* final (l'état construit devrait être en *-iṭ* non en *-ti*). Last but not least, le RI final est au mieux 'ri', plus naturellement NI, à en juger par l'autographie et toutes les autographies de D. Arnaud inspirent en règle générale confiance.

Je proposerais donc de lire simplement «*lu šu-wa-di-ka-ni*». Aššur-aha-iddin serait, dès lors, l'«homme de Šādikani», une ville bien connue du bas-Habur. Quelqu'un qui en est originaire porte naturellement à l'époque un nom assyrien. Il est normal qu'il soit entouré de personnes relevant d'une onomastique analogue, comme Šilli-Idiklat et Mār-Šeru'a. Ces gens sont des marchands et ils ont une affaire à régler en justice à Imār avec un indigène. Ce texte est donc à verser au dossier du grand commerce médio-assyrien. On connaît depuis Fr. Thureau-Dangin, au moins, son attestation dans les régions occidentales, jusqu'à Ougarit.

La forme *šu-wa-di-ka-ni* ne doit pas étonner. Röllig a trouvé dans les textes de Sheikh-Hamed une attestation de *uru šu-a-di-ka-ni* (DeZ 2524, cité RGTC 5, p. 241). Une initiale Šuwa- (avec glide explicite) devait donc représenter la prononciation locale (originale ou diphtongaison secondaire, procédé dont on a des traces dès le OB mariote). Pour un glide analogue, cf. le pronom personnel *šu-wa-tu*, n°156, 7 et passim à Emār.

En ce qui concerne, d'autre part, le «quai du port d'Emār», attesté par au moins deux textes d'Emār, cf. ci-dessous, note à *gab'u* [Note 55].

J.-M. DURAND (17-07-89)
App. 2111, Tour Bergame
3, Av. de Choisy 75013 PARIS

— «Scheichs fantômes» à Emār? — Dans Emār n°283, [= Mesk. 7440, planche I, 181], une longue liste d'objets se termine par une mention de «Scheichs» étonnante. Les «Sugāgu» sont plutôt une réalité amorrhite, de Mari ou de Sippar éventuellement. On notera de plus que, si plusieurs termes de la liste sont étrangers et non définissables, tous les objets identifiables sûrement sont des récipients: *ruquq*, *kirru*, *uttallu* = *uddallu* de Nuzi, *azulušhu* [inconnu mais *-ušhu* est bien documenté dans les noms de vases: cf. *šattušhu* ... etc, à Mari; pour un autre exemple parmi des récipients, cf. Emār n°297, 2'], *asallu*, *lahannu*, *ašhallu* surtout connu au III^{ème} millénaire [cf. n°309, 1: mentionné en même temps qu'un vase *kirritum* (sic, d'après la documentation de Mari explicite), il possède un *bābum*, ce qui est typique d'un vase (Mari)].

On posera donc que «*tu-ū-du*» à la l. 1 ne devrait pas être un «pectoral» [sic D. A. qui pense peut-être à *tudittum?*] mais à lire plutôt *dū-ū-du*. Il s'agit donc du chaudron *dūdu*, bien connu, autre sorte de contenant.

Dès lors n'est-il pas plus prudent de lire à la l. 25: *ša lu-meš šu-sil-du_g* et d'y trouver l'idéogramme syrien (connu depuis Mari, constant dans les textes d'Alalakh) pour désigner l'«échanson», correspondant au *sagi* sumérien (*sil-šu-du_g-a*)?

J.-M. DURAND (21-08-89)

— «“Roi de Kiri” fantôme» à Emār? Dans Emār n°42, se trouve une histoire compliquée selon laquelle un oncle («Pisu-Dagan», du «parti militaire») pour élever son neveu (Elli) à la royauté aurait renversé son propre frère, roi légitime d'Emār («Pilsu-Dagan»). Le texte a été traduit par Daniel Arnaud et a reçu de lui un bref commentaire dans *Meskéné-Emar, 10 ans de Travaux*, 1982, D. Béyer éd. La compréhension qu'il en a dans son édition est *verbatim* la même, quoiqu'il envisage que d'autres puissent exister. L'intérêt de ce drame shakespearien vient surtout de ce que le roi d'Emār y recevrait le titre de «Roi de Kiri», ville qui paraît inattestée ailleurs.

En fait, il faut sans doute changer l'interprétation de D. A. et comprendre: «Pilsu-Dagan, fils de Ba'al-kabar, (étant/devenant) roi de la ville d'Emār, le roi des tribus hourrites (et) la ville d'Emār étaient en mauvais termes».

— Je lirais, L. 9, *lugal erin₂-meš hur¹-ri*. Les signes HUR et KI sont très proches l'un de l'autre, dans ce genre de graphie. L'éditeur a remarqué d'une façon générale le caractère très relâché de l'écriture de ce texte. L'expression serait peut-être à lire *ummân-hurri?* On remarque avec intérêt que l'on ne parlerait pas du «roi du Mitanni» mais —en termes mésopotamiens— du chef de hordes nomades. Si cette restauration au lieu du «Pays de Kiri» est acceptée, cela aura une grande importance pour la reconstruction de l'histoire d'Emār.

—Je comprendrais d'autre part, L. 10: (*libbu-šunu*) *i-la-mi-in*, plus difficilement comme une forme IV. Une traduction «il maltraita» me paraît difficilement acceptable car il faudrait pour cela une forme II ou III.

Pour la suite du texte et son interprétation, cf. mon compte rendu d'Emâr.

J.-M. DURAND (22-08-89)

—«**Roi**» et «**Gouverneur**» à Emâr: Dans Emâr n°321, [= Msk. 7444⁺, planche I, 185] on trouve une opposition intéressante entre des livraisons faites pour le «palais royal» (*é-kál-lim*, L. 4) et la «maison du chef du pays». On lira certainement, en effet, L. 7: *é ugula*-kalam*-ma* au lieu du *é pa-pa-sà-ma* comme l'a fait D. Arnaud, dans son édition. L'examen des attributions de l'*ugula-kalam-ma* [= *wâkil mâtim* ?] dépasse de loin le cadre de cette note brève, mais il est intéressant d'avoir la preuve que son lieu de résidence n'était aucunement le palais royal lui-même.

Jean-Marie DURAND (22-08-89)

54) Hittite *punniki* — Le nom de pain hittite *punniki* devrait, en accord avec la «loi de Sturtevant», représenter en fait un *punnigi*. On a remarqué depuis longtemps ses liens avec l'hébreu *pannag* et l'akkadien *pannigu* ou *pennigu* (cf. simplement *AHW*). Le timbre vocalique initial en -u- du hittite faisait cependant difficulté. Il est donc intéressant de le retrouver désormais dans un texte d'époque médio-assyrienne, VAS XIX, 7, qui atteste *punnigu*: «180 ninda-meš *pu-un-ni-gu*». Il l'est encore plus de le retrouver également dans la liste de pains «syriens», mal identifiée par D. Arnaud dans Emâr n°367, 3 [= Planche I, 189] où au lieu de l'hapax «*a-bu-un-ni-zi*», on lira *ninda¹ pu-un-ni-gi¹*. Le timbre /u/ de l'initiale est donc une particularité de la Mésopotamie du nord (Assyrie-Euphrate assyrianisé-Mitanni?) et c'est par ce biais que le terme a dû passer en Anatolie. On ne peut plus donc considérer comme H. Hoffner (*Alimenta Hethaeorum*, 1974, p. 177) que les exemples anatoliens du terme sont les plus anciens, ce qui était un argument pour considérer que le hittite était à l'origine des autres termes proche-orientaux. Bien plutôt sa suffixation en -i indique que c'est un mot passé en hittite par le sud.

Les pains de cette liste méritent d'être considérés comme «syriens» car leurs dénominations s'expliquent plus par les dialectes occidentaux qu'orientaux.

—Le *ninda* «*tu-ut-mu*», inconnu par ailleurs, doit plutôt être lu (ne rien changer à la copie mais segmenter les signes autrement!) *ninda le-mu*. Il s'agit de *lehem* hébraïque qui est le nom même du pain.

—De même le *ninda* «*ki-ik-ri*» devrait être plutôt lu *ninda ki-kà¹-ri*, auquel il est facile de comparer le *ki-kir* des textes de Mari soit-disant šakkanakku ou le *kikkar lehem* hébreu. Il est intéressant de remarquer que ce nom de pain était aussi passé en hitite (*kaggari* (soit *kakari*) pour lequel voir H. Hoffner *Alimenta* ..., p. 267).

Pour une retraduction du texte et sa signification, cf. mon compte rendu à paraître dans la RA.

Jean-Marie DURAND (23-08-89)

55) Minima emariotica

a) *munus-un-meš* = *nîšûtu* ? — Emâr n°212 [= Planche I, 90-91] est un texte intéressant qui montre la vente racontée dans le n°211 être contestée après la mort de l'acheteur. Dans le premier texte, un esclave, Šalîlu, est vendu avec sa famille: «1 femme, 2 fils et 3 filles». Cela est repris par la formulation Šalîlu «*qa-du mí-nitá-meš-šu*» pour reprendre la transcription de D. Arnaud. Ce dernier traduit: «Šalîlu avec ses enfants». L'oubli de l'épouse est difficile à légitimer. Les copies de D. A., par contre, me semblent assez nettes: aux trois endroits, LL. 9, 12 et 17, on lit clairement: *qa-du munus-un*-meš-šu*. Comme UN-MEŠ correspond normalement à *nîšû*, il est vraisemblable que sa préfixation par l'idéogramme sumérien de la femme est le moyen qu'a trouvé le scribe antique de rendre compte de l'adjonction d'un suffixe féminin akkadien. C'est un procédé connu sur la périphérie babylonienne (Suse). Sans doute faut-il donc comprendre *munus-un-meš* comme *nîšûtu* et traduire «famille». Le scribe d'Emâr n'est donc point un anti-féministe pour qui seuls comptent *paterfamilias* et enfants.

L'expression *munus-nita-meš* (mais non **munus-nitá-meš* comme le transcrit D.A.) pour signifier «enfants de sexe mâle et féminin» se trouve par contre normalement dans Emâr n°217, 8 [Planche II, 755-756] où il n'est question de vendre que des enfants: deux filles et deux garçons, le père et la mère étant vendeurs.

b) *«**Maître de la décision**» — Les textes d'Emâr présentent plusieurs fois, à en croire l'édition de D. Arnaud, une clause atypique: en *di-ni šu-ut* (et variantes) qui semble indiquer qu'un homme en fera selon son bon plaisir («Il sera maître de la décision»), en cas de contestation. Il s'agit en fait d'une clause toute autre et qui est déjà clairement attestée par les textes d'Ougarit.

—Emâr n°5, 27 [= Planche I, 28]: lire: en-meš di-ku₅-šu nu-tuk* [š_u-nu-ti serait une forme sujet étonnante!].

—Emâr n°211, 18 [= Planche I, 81]: comprendre en di-šu-n[u ú-ul i-šu].

Pour l'identification de cette clause, cf. *MRS* 9, 164 (RS 17.68.11). Elle signifie que la cause est déjà entendue et qu'il n'y aura même pas lieu de faire un procès à cet égard.

c) *Gab'u* = «Falaise d'Emâr». D. Arnaud a proposé de trouver le «quai d'Emâr» dans l'expression na₄ ka-ap má (attestée par Emâr n°8: 15 [= Planche I, 24] et n°9: 14 [= Planche I, 29]) et qu'il traduit par «le quai aux navires». Cf. ci-dessus, à propos du pseudo «Suffète du Port d'Emâr». L'écriture par le simple má et non par giš-má-há fait problème. Pourquoi ne pas transcrire: na₄ ga₁₄-ab-ú? On comparera simplement dans Emâr n°9 le pseudo «MÁ» de la L.14 et le «Ú» de la L.16 que D. A. a dessinés de façons rigoureusement identiques. Pour l'emploi de GA₁₄ à Emâr voir, *inter alia*: n° 194, 9, 13 & 25 [= Planche I, 194]. Le *gab'u* à Mari désigne une hauteur rocheuse. Voir en dernier lieu, D. Charpin, *ARMT XXVI/2*, p. 216; l'emploi de na₄ ne serait donc pas étonnant. On se reportera, de plus, à la note de R. Zadok dans *NABU* 89/47, à propos du terme ouest-sémitique de gb'. Il y souligne que «NA ga-ba-' is one of the delimitation of a plot of land». Il est intéressant de constater en outre que ce ^{na4}*gab'u* semble permuter avec hur-sag dans Emâr n°171: il s'agit certainement, dans tous ces termes, de la désignation de la falaise où est construite la «Ville neuve» et contre laquelle s'adosse une bâtisse. Chaque fois, il s'agit de la délimitation de l'arrière (egir-šu).

Pour les implications de cette remarque sur l'orientation d'Emâr et la définition de ses différents quartiers, voir mon compte rendu à paraître dans la RA.

d) *dîdû*. Le texte d'Emâr, n°33, illustre bien la brutalité des mœurs de l'époque. Dame Išarte qui ne veut point reconnaître les dettes de son «fils», Ir'am-Dagan (rien n'indique dans le texte, comme le dit D. A. qu'elle «fasse un procès à son fils»), l'abandonne à son créancier Zuzu et lui fait quitter sa demeure à lui et à sa femme. Le fonctionnaire [sans doute un haut-personnage appartenant aux conquérants anatoliens] prononce la sentence: «Ir'am-Dagan n'élèvera pas de réclamations contre les biens de sa "mère". Il n'emporte avec lui que de quoi accomplir le service militaire. Son épouse, elle, n'aura pour tout bagage que le strict minimum».

Je propose, en effet, de comprendre les LL. 25-28 de façon plus simple que celle de D. A., et plus en accord avec son autographie:

m[a-a at-t]a a-na ir lú ša-nim-ma
te-[te*-er*-ba*] ù giš-tukul ša lugal tal*-ta-qi*
ù dumu-munus ⁱi-šar-te ša la-a šàm
di*-i-di*-i ta-a*-qi

Soit: «Voilà donc que tu es entré en servitude d'un tiers; tu as pris l'arme (avec laquelle accomplir le service) du roi; la fille de dame Išarte, qu'elle n'a pas achetée, n'a pris qu'une culotte».

Pour le service militaire, cf. ci-dessous. En ce qui concerne le *dîdû*, il s'agit du dernier habit qui peut recouvrir la nudité d'une femme; l'enlever consiste pour elle à se retrouver nue, comme le montre bien un fameux passage de Gilgameš. Il est intéressant de retrouver dans un texte de la pratique mésopotamienne un terme vestimentaire qui —mis à part l'Élam— était inattesté dans l'habillement quotidien. Cela pourrait-il être une indication de l'origine syrienne ou élamite des textes qui attribuent à une femme le port d'un tel sous-vêtement?

e) *katinnu*. Des textes comme les n°44-49 d'Emâr permettent de préciser enfin la nature de l'objet *katinnu* attesté jusqu'ici uniquement par les textes d'Alalakh ou de Nuzi. L'objet n'est pas encore documenté à Mari. De toute évidence, il s'agit d'une arme. Il n'est pas possible d'en avoir une idée précise à part le fait qu'il soit étroitement associé au *katappum*. Pour ce dernier, cf. *ARMT XXI*, p. 342 sqq.

Cela acquis, il faut donc renoncer désormais à en faire une partie du soulier comme le CAD K, p. 307a qui restaurait VAB 2, 25, ii 42: 'kat¹-ti-in-nu-šu-nu *hilibû*. Il faut plutôt lire 'bu¹-ti-in-nu. Le joyau *hilibû* constitue le bu(h)tinnu qui est connu, depuis longtemps, pour une partie du soulier. Pour ce dernier terme, qui qualifie aussi le *gabagallu* du char, cf. *ARMT XXI*, p. 285. La bonne solution a été vue, d'ailleurs, par W. Moran, *Les Lettres d'El Amarna*, LAPO.

Il faut signaler que c'est une rencontre entre «mitannien» et «védique» qui disparaît, puisque sur la foi de cette restauration erronée *katinnu*, M. Mayrhofer avait proposé un rapprochement avec le védique khādī «Armschmuck» (*ZDMG* 111, p. 455).

Jean-Marie DURAND (18-09-89)

56) Minima hurritica

a) Le texte d'Emâr n°18 est un rescrit d'Ini-Teššub, roi de Carkémish, qui officialise l'entrée en vassalité d'un certain Kitta auprès de Hešmi-Teššub. Pour une interprétation générale du texte, cf. mon compte rendu de *Recherches au Pays d'Aštata VI*, à paraître dans la RA. Le premier moment de l'acte se

termine par la mention: lugal ¹*ki-it-ta* (...) *i*-na** *wu-ra-dá-aš-ši ik-nu-uk* ce que je propose de comprendre comme: «Le roi a attribué par acte scellé la propriété de Kitta (...) pour toujours». *ina wuradašši* semble représenter l'expression hourrite correspondant à *ina arkât ûmî/ina arkâtim* «pour toujours». On y retrouverait l'équivalent de la glose *u-ra-da-ši* = EGIR d'Ougarit. Cf. Fr. Thureau-Dangin, *Syria* XVIII.

b) Le même texte d'Emâr exclut de l'acte de vassalité le père et les enfants de Kitta. Seul Kitta et le bien qu'il aura acquis au service de Hešmi-Teššub appartiendront à ce dernier [LL. 14-17 = «Tant que Kitta sera vivant, il appartiendra à Hešmi-Teššub ainsi que tout le patrimoine que Kitta réalisera au service de Hešmi-Teššub, son maître»]. Les enfants de Kitta pourront, par contre, hériter de leur grand-père [L. 18: «Les enfants de Kitta pourront recevoir le patrimoine de son père (à lui Kitta!)»]. Il ne faut donc surtout pas corriger le texte en *-šu-<nu>*] à charge pour eux d'assumer le service militaire.

Cette pratique de l'*ilkum* militaire, pour parler en termes babyloniens, est désormais très bien attestée pour le royaume du Yamhad (dont fait partie Imâr) dès l'époque amorrite (cf. *AEM* I/3), et les textes d'Alalakh VII ne l'ignorent pas. Or l'expression constante est *giš-šukur/giš-tukul zabar našûm*. On retrouve une expression analogue à Imâr dans le texte n°17, 5 [= Planche I, 41] où il est parlé de zag (= l'arme *imittum*) *zabar našûm*. Il est dès lors possible de rapprocher de ces expressions le *giš-tukul ša lugal kir-kir-ra'-na, li-iš-šu-ú* d'Emâr n° 18, 19-20. Cela revient à dire que *kir-kir-ra-na* contient d'une façon ou d'une autre le terme hourrite qui signifie «bronze». Dans les textes hourrites, on trouve l'expression *kar-kar-ni nu-ú-li*. Les deux termes sont, généralement, compris comme une juxtaposition signifiant «cuirasse», «arme». Elle mériterait d'être reprise pour voir le sens du détail philologique.

On trouve ainsi dans V. Haas & I. Wegner, *Die Rituale der Beschwörendinnen* ^{sal}šû-gi, Rome, 1988, n°46, rev. iv 24': *ka-aš-ti-ra : ip-ša-a-ti-ra : eš-ši-ra : kar-kar-ni-ra : nu-u-li-ra : hu-u-ra-ti-ra : mu-u-la-ad-den* = «Qu'ils soient ... avec arc, avec carquois, avec cheval(?), avec bronze, avec lance(?), avec soldat-hurâdu». On pourrait tirer de cette série constituée d'une simple juxtaposition, la traduction suivante: «Qu'ils soient ... avec arc, carquois, cheval, lance de bronze des hurâdu». Dans V. Haas, *Die Serien Itkahi und Itkalzi ...*, Rome, 1984, n°41, face, i, 18, l'expression *kar-kar-ni u-ur-na-aš-hi nu-ú-li* pourrait assez bien correspondre à l'akkadien: «Lance en bronze et bois-urnû».

L'exemple le plus clair serait dans la *Lettre Mitannienne*, VAB 2, 24, iii, 113: «(En cas d'invasion, sur demande de mon frère), *hur-wu-u-hé-ma-a-an kur u-u-mi-i-ni^{mes} kir-kir^{mes} nu-ú-li^{mes}, šuk-kán-ni-ma-a-an šu-e-ni še-e-ni-iw-wu-ú-e-ni-e-we du-ru-bi-i-we, e-ti-i-ta [tup-p]f-in* = Le pays hourrite, lance(s) de bronze et toutes autres choses, (sera) fort en ce qui concerne l'ennemi de mon frère». C'est l'armée régulière elle-même qui serait donc désignée par l'expression *kir-kir^{mes} nu-ú-li^{mes}* tout comme cela se passe dans les textes de Mari ou d'Alep amorrites.

Si *karkarana* signifie bien «cuirasse» en ourartéen, ce pourrait être au propre «l'objet en bronze».

Si cette idée est juste, il faudrait mettre en rapport les *kar-kar-ni* et *kir-kir-ni* avec le nom de celui qui est justement un technicien de la fonte du métal, le *qurqurum* akkadien. Il s'agirait au propre du «bronzier», c'est à dire de l'ouvrier chargé de la fonte du bronze.

c) La comparaison des textes Emâr n°23, 24 et 25, montrent que la même femme est appelée: ^f*ta-at-ta-še*, ^f*ra-in-du* et ^f*ta-ta-sa*. Il est vraisemblable que nous avons là un cas de «triple nom», la même personne étant appelée en hourrite, en akkadien ou d'une façon hybride (caractéristique de l'onomastique syrienne depuis les textes de Mari). Il ne s'agit pas simplement d'un «double nom» comme l'a vu D. A. Le NP est inattesté à Nuzi, à Alalakh ou à Mari mais il semble sûr qu'il faille l'analyser comme *tad-«aimer»* + le suffixe *-ašše* = de participe (cf. Speiser, *Introduction to Hurrian*, p. 118). Cela se retrouve dans Ra'întu (< Ra'îmtum «Aimée» (sic, *AHw*) ou Ra'îmtu «Aimante»?). Si «Tattašše», malgré l'assourdissement de *tad-* en *tat-* (dû certainement au fait que l'on se trouve dans un texte en akkadien, non dans un véritable document en hourrite) se laisse assez bien analyser, il faut reconnaître que «*ta-ta-sa*» aurait certainement été rejeté selon les critères retenus par E. Laroche (*RHA*, p. 20-22) pour étiqueter un NP comme hourrite ou non. Vu l'emploi courant de SA à Emâr avec la valeur ŠA₁₀, il faut poser *ta-ta-ša₁₀*. La documentation mariote —et les nombreux parallèles qu'elle fournit pour ce traitement— permet immédiatement d'expliquer une telle forme: on lui a ajouté le suffixe *-a* = *-atum*, courant dans les NP féminins sémitiques de Syrie.

— Le NP de son mari illustre l'alternance très bien connue dès l'époque amorrite entre *-š-* et *-z-*. Il s'agit certainement d'un ethnique sur le nom de Chypre, correspondant à babylonien Alâši'um. Les variantes sont *a-la-zi-ia-i*, *a-la-za-a*, *a-la-za-a-a*, ce qui montrent que les séquences *-za-a* et *-za-a-a* doivent s'interpréter comme *-zâyu*.

Jean-Marie DURAND (18-09-89)

57) **Rakabtum, roi de Talhayûm** — Dans *N.A.B.U.* 87/12, on a proposé l'existence d'un certain Rakabtum que Yawi-Ila citerait comme son prédécesseur sur le trône de Talhayum et contemporain du «père» de Zimri-Lim, Yahdun-Lim. De telles notations sont fort précieuses. Elles ne nous font pas seulement avoir une idée plus précise de l'extension géographique du pouvoir de Yahdun-Lim. Elles permettent de remonter de

beaucoup dans notre documentation, à une époque très avare de textes, et il faut espérer que de tels jalons chronologiques permettront un jour de dater des tablettes retrouvées localement, la documentation de Mari ayant préparé beaucoup de précieux synchronismes.

Pour l'heure, il est probable que ce Rakabum lui-même peut être identifié dans la documentation de Mari. D. Charpin m'avait signalé pour documenter l'anthroponyme Rakabum, un petit texte d'une facture et d'une écriture tout à fait semblables à celles des billets de l'époque de Yahdun-Lim et, de ce fait, rangé dans AAM II parmi les archives antérieures au règne de Yasmah-Addu. Cette tablette nous parle d'une livraison d'habit:

M.18008 [«S.133.4 G»]: 1 túg «kab lu-ur-mi-im», ra-kab-tum, ša ia-ap-ri-im^{ki}, zi-ga, iti igi-kur u₄ 15-kam

Après enquête, il m'apparaît cependant qu'un pays de «Yabrum» ou «Yaprum» est totalement inconnu. Comme ces petits textes sont souvent assez négligés, une lecture ia-ap-<řú>-ri-im^{ki} ne serait pas une très grosse correction. Or Talhayim est, de façon patente, la capitale du Yapturum, à l'époque de Zimri-Lim. Ce Rakabum aurait donc reçu de la cour de Mari un cadeau en tant qu'homme (= roi) du Yapturum. Son pouvoir pouvait très bien s'étendre à la ville où Yawi-Ila accéda (tard) à la royauté, sous le règne de Zimri-Lim. Cf. en dernier lieu, «Les Anciens de Talhayum», dans RA 82, 1988, pp. 97-113.

Jean-Marie DURAND (25-07-89)

58) Cueillette de champignons — Dans Syria L, 1973, p. 3, M. Birot avait signalé la mention, dans la tablette N°72-48, d'«expéditions de truffes "fraîchement achetées" (ka-ma-a-tim ša-ma-am e-ša-am) en provenance de Ganibatun sur le Moyen-Euphrate». Une telle notation apparaissait étonnante, dans la mesure où il s'agirait du seul passage ayant trait au commerce de cette variété de champignon: tous les autres passages mentionnent la découverte fortuite de ces cryptogames et l'envoi au roi de ce mets particulièrement apprécié (ARM 2, 104; 3, 28; 14, 35 et 36).

Séjournant au Musée de Der ez-Zor, grâce à des crédits procurés par la Mission Archéologique de Mari, j'ai eu la possibilité de consulter cette tablette. Voici l'extrait en question: (6') a-nu-um-ma (7') ka-am*-a-tim ša-ma-am e-ša-am (8') me-eh-re-et ga-ni-ba-tim^{ki} (9') il-qú-nim a-na be-lí-ia (10') ú-ša-bi-lam. On comprendra: «A présent, on a ramassé en face de Ganibatun des truffes lors de la récente pluie: je (les) ai fait porter à mon seigneur». L'explication de šamâm eššam par un accusatif de temps s'explique fort bien: les champignons (quelle que soit l'identification précise des kam'ātu) font en effet leur apparition juste après la pluie.

Dominique CHARPIN (01-10-89)

Musée de Der ez-Zor, Syrie

59) Iddiyatum et Iddin-Numušda — J.-R. Kupper, dans sa récente mise au point sur «les marchands à Mari» (dans Reflets des deux fleuves, Mélanges Finet, Louvain 1989 p. 89-93), s'est intéressé au «chef des marchands» Iddiyatum. Sur la foi d'une information que j'avais communiquée à J.-M. Durand (dans les Mélanges Stève p. 126 note 54), il a étendu son enquête à Iddin-Numušda, notant que les activités de ce dernier recoupaient largement celles d'Iddiyatum. Il n'y a cependant pas lieu de conclure que «les deux hommes auraient ainsi exercé conjointement leurs fonctions, au moins pour un temps» (J.-R. Kupper, loc. cit. p. 93). En effet, Iddiyatum est simplement l'hypocoristique d'Iddin-Numušda, de sorte qu'on a affaire à une seule et même personne. La preuve de cette identité se trouve dans deux textes encore inédits. Le premier, M.15143 (7/v/ZL [?]), est un récapitulatif d'apports de jarres de vin qui s'achève ainsi: (20) šu-nigin 4 me 1 šu-ši 1 dug geštin (21) nam-ha-ra-at (22) i-dí-ia-tim (23) [i]-na a-hu-né-e «total: 461 jarres de vin, reçues par Iddiyatum en plusieurs fois». Or le sceau qui figure sur le document est celui d'Iddin-Numušda: i-din-^dnu-[muš-da] / dumu (figure) šu- (figure) eš₄-tár / ir zi-im-ri-li-im «Iddin-Numušda, fils de Šu-Eštar, serviteur de Zimri-Lim». Le second texte, A.4649 (daté du 15/viii/ZL 9') est un reçu d'argent par Iddiyatum (8-9) I_i-dí-i[a-tum] ma-hi-i[r], et l'on y trouve également l'empreinte du sceau d'Iddin-Numušda. Ce sceau était déjà présent sur ARM IX 254 et 261 (coll.); le second de ces textes est précisément un reçu par Iddin-Numušda. On observera pour terminer qu'à Mari, comme dans tous les exemples de Babylonie connus jusqu'à présent, l'ugula dam-gar est défini par la légende de son sceau comme un «serviteur» du roi.

Dominique CHARPIN (05-08-89)

Appt 2103, 10 villa d'Este 75013 PARIS

60) **Ancient philology in the New Year ritual** – Since J. Bottéro's article on the fifty names of Marduk, Assyriologists again have become aware of the sacred «philology» of the Babylonians; the latest contribution, by Steve Tinney, appeared in NABU 1989 as no. 3. Here, I will draw the reader's attention to some examples in one section of the New Year ritual of Babylon, written down in the Seleucid period. The passages can be found in Fr. Thureau-Dangin, *Rituels accadiens* (1921) 138 f., copy on p. 153; compare the latest translation by W. Farber in *TUAT* II/2 (1987) 218 f.

Line 307 TUR+DIŠ = GENNA «Saturn», with the epithet *kakkab kit-tú u mi-šar*. GENNA is associated with Sumerian *gi.na* and, for that reason, with Akkadian *kittu* (and its companion *mišāru*).

Line 309 KAK.SI.SÁ «Sirius», with the epithet *ma-di-di mē tam-tim*, «measuring the water of the sea». Does the scribe play with *kak*, «peg» for measuring, and *si.sá* «make straight»?

Line 311 NE.NE.GAR with the epithet *šá ina ramānišu banū*. The Akkadian is based on Sumerian *ní.ní.gar*, as W.G. Lambert has seen in *AfO* 17 (1954-56) 320, on line 6.

Line 312 NU.MUŠ.DA with the epithet *muš-tab-ru-u zunni* «which makes rain last long». This is a positive statement based on the negatively formulated Sumerian *nu.muš.túm* «not ceasing» (Akkadian *la mupparkū*)

Line 313 GABA GÍR.TAB «Breast of Scorpio», with the epithet *ka-bi-is irat tam-tim*. GABA is taken up by *irat*, of course, and *kabāsu* may be based on Sumerian *gir.gub*.

Line 327 ÛZ «Lyræ», with the epithet *ba-rat šamē* «watching over the sky». When reading UD₅ instead of ÛZ (see R. Borger, *ABZ* Ergänzungsheft p. 422), one can discover *u₆.di barū* «to look» as the ancient philologist's explanation.

Line 328 HĒ.GÁL.A with epithet *kakkab nu-u₆-šú* is self-evident.

Line 329 BAL.TÉŠ.A with epithet *kakkab bal-tú*. Sumerian *téš* is Akkadian *baštu*.

Line 331 A.EDEN with epithet *ba-nát ri-ḥu-tú*, «creating offspring»¹. The reading of A.EDEN is *Erua*; EDEN = *ru₆*. The scribe explained A (or E) as *riḥūtu* «offspring» and associated *ru* with *rú* = *dù*, Akkadian *banū* «to create». The goddess *Erua* is *Šarpanitum*, a name that was etymologised in a similar way (*bānat zēri*), see *CAD* § 112b.

¹The rare syllabic value I = *nát*, also attested in line 259, was inspired by I = *na'id*, well known from writings of the name of king Nabonidus.

M. STOL (10-07-89)
Heivlinder 27, LEIDEN
PAYS-BAS

61) **The stone fragment AO 4397 (NFT 222)** – The only treatment of this piece, so far as I know, is its transliteration by D.O. Edzard in *SRU* 116. The nature of the text remains undetermined. Columns i' and iii' contain a list of food items reminiscent of the ones in early land sales, as duly noted by Edzard. The contents of column ii', however, are quite different as the following transliteration shows.

	i'	ii'	iii'
	[(x) x] sum [x] ki	[(x)] éš má	'KAL?'
2'	[x]+30 sum [(x)-t]i ki	30 ^{gi} gi-mùš	dug še
	30 dug ga	30 ^{gisal} gisal	30 ninda
4'	[(x)] ga [...]	^{gú} gú	má:li
		éš-má-gíd	dug
6'		^{udu-lá} udu-lá	udu
		éš	dug geštin
8'		[(x) m]ar?	gú má-gur ₆
			1 dug [...]

The second column obviously contains a list of boat accessories. The early form of the sign MÁ is indistinguishable from SI; once this fact is taken into consideration, and the apparent SI is read as MÁ, the interpretation of the single entries is easy. The meaning 'nautical rope' of éš-má requires no comment. The writing *gi-mùš* is ED for later *gi-muš*, *gimuššu*, *parišu* 'punting pole;' the form with *mùš* appears in the *Ud-gal-nun* literary text OIP 99 120 ii 3ff.: *má-gur₆* a-nun má sig₇, ^{gisal}gisal [s]ig₇, ^{gi}gi-mùš sig₇. It is likewise found in the administrative text UET 2 25:

8 gi gal-gal
 210 ḡgi-mùš
 180 giš-tur-tur
 26 gú
 2 ḡma-gíd

Note also ḡgi-mùš gal-gal in UET 2 230. For a lexical occurrence, see MEE 3 p. 148 iii 11 (written ḡgi-HU). See my remarks in L. Cagni, ed., Ebla 1975-85 150²⁵. The main sign in the following entry perhaps has to be explained as GIŠ+GUD.GIŠ (with the first two signs forming a close ligature) rather than as BI.GIŠ; in any case it represents ḡgisal (BI.GIŠ), *gisallu* 'oar,' whose ED form is GUD.GIŠ, see my remarks, *ibid.* 150 ad 40. Line 4' corresponds to ḡmá-gú, an unidentified part of the boat or a nautical implement known in PS Girsu and Ur III texts; see references in Salonen, *Wasserfahrzeuge* 94, and note ḡeme-sig má-gú in MVN 2 3 iv 17, etc., which shows that it was made of wooden planks. Line 4 of UET 2 25 no doubt represents the same item. The 'towing rope' in line 5' is known in Ur III texts, see, e.g., RA 16 19 i 55; ITT 3/2 6351:6; 6554:3; etc. It is given the translation *a-sa-lum* = /ašlu/ 'rope' in MEE 4 336: 1341. Curiously, UET 2 25 has, after gú, ḡma-gíd, an apparently homophonous term which normally means something else, namely '(chariot) pole,' see JAOS 53 (1968) 13. Is it a coincidence or a variant writing? Line 6' is an implement written ḡkak-udu-lá in MVN 10 230 iv 19, and later ḡkak-uzu-lá, *nasru* in Hh VI 127. Etymologically it is a 'hook on which to hang sheep (carcasses);' it is possible, however, that the term designated shape more than function and that it had some nautical uses. The last line may have [m]ar 'shovel,' unless it stands for mar-gíd-da 'wagon,' an abbreviation well known in PS Girsu texts. Finally, it may be noted that the first two lines of col. i' have sum 'onion' rather than DU₈ as read in SRU 116. The vertical DU₈ although rare, is known, but its oblique wedges face downwards, not upwards as on the stone. Line iii' 9' can be translated 'load of a magur-boat,' but also can be translated 'stand' or 'rack' for beer jar: ḡmá-gur₈ = *kannu ša šikari* Hh VIIA 138. The presence of gú favors, it seems, the first interpretation.

Miguel CIVIL (10-08-89)
 The Oriental Institute, 1155 East 58th Street
 CHICAGO IL-60637 USA

62) *igi-esir* = *pan itfī* – The bitumen section of Hh XXIV in MSL XI has a spurious entry given as PI.A.x in 87:320 and as PI-a-KU in 128 20:4. The correct, collated form is *igi!-esir!*, a term now also attested in D. Arnaud, *Emār* 6/4 no. 561:56': [*igi*]-*esir* = *pa-an it!-te-e*. In Hh XXIV 320, the last sign in the Akkadian subcolumn is not]-*ku*, but -]u, collated on photo. This form of bitumen is known from Gudea Cyl. A xvi 8ff. (*esir* a-ba-al *esir* *igi-esir* im-babbar-ra hur-sag má-ad-ga-ta) and is amply attested in Ur III administrative texts, see simply D.C. Snell, *Ledgers and Prices* 129, 224; additional passages are ITT 2 892 r. i 10; 3 5070; 5 10011 r. i 2' ff.; RTC 307 r. i 9'; CSTJR 560; TENS 483: 9f.; TUT 113 vi 2'; Or 47-49 253:9f.; YOS 4 298: 17 ff.; etc. The exact meaning of the term is unknown. It costs five times more than *esir* UD 'dry bitumen' (Snell, *loc. cit.*), is listed in lesser amounts, and, like it, is measured by weight in contrast to *esir-é-a* '(refined) building asphalt' measured by volume. All its mentions are in merchants accounts, inventories, and administrative transactions with no indication of destination or purpose. It could perhaps be the 'surface crude bitumen,' namely the naturally dried upper crust, in contrast to *esir* UD, which would be dried by manual compression (suggestion of McGuire Gibson after a trip to Hit).

Miguel CIVIL (10-08-89)

63) **Nachgedanken zu «Beads and Curses»:** –vgl. H.D. Galter, *ARRIM* 5 (1987), 11ff. und K. Deller, *N.A.B.U.* 87/101.

1.) *dumāqu*: Die Belege für dieses Wort (vgl. AHW, 175f., CAD D, 179) lassen leider keinen Schluss über eine einheitliche Verwendung der damit bezeichneten Juwelen zu, vgl. lediglich VAT 13759r: iv 30 (Juwelenbesitz eines Heiligtums in Kar-Tukulti-Ninurta), K 1620b: 5 (=ADD 620; Geschenk Sanheribs an Asarhaddon, in Z. 10 werden die Juwelen als *kišittu Bīt Amukāni* bezeichnet) bzw. K 3476: 15 (= CT 15, 44; Juwelen im Ritual). Im Gegenteil, die vorhandenen Textstellen deuten vielmehr auf eine Verwendungsvielfalt hin, die sich auch in den Inschriften der einzelnen Objekte widerspiegelt. Die Frage nach der Funktion wird daher für jeden Schmuckstein individuell zu stellen sein; vgl. in diesem Zusammenhang auch noch E. Weidner, *ITN*, 49 sowie A. Ungnad, *ARU*, 14.

2.) ⁴HAL-LA-SU-A: K. Dellers Idee, hierin die vergöttlichten Tigrisquellen zu sehen, setzt voraus, dass das Graphem ÍD-HAL-HAL(-LA) Reflex eines (hurritischen) Namens für den Oberlauf des Tigris bzw. für seinen Quellbereich ist. Zweifellos sind ÍD-HAL-HAL in den assyrischen Königsinschriften des 1 Jts. (vgl.

S. Parpola, *Toponyms*, 102) und ÍD-HAL-HAL-LA in den lexikalischen Eintragungen in Antagal G, Malku II und Erimhuš b (vgl. CAD A₁, 77 s. v. *ammu*; CAD Z, 13 s. v. *zā'ibu*) mit dem Tigris gleichzusetzen. Problematischer wird es mit den literarischen Belegen. Ob in der Synchronistischen Geschichte (A.K. Grayson, ABC, 161: 30') ÍD-HAL-HAL den Tigris bezeichnet oder nicht, ist aus dem Text selbst nicht ableitbar. Die angeführte Grenze verlief zumindest grösstenteils, wenn nicht zur Gänze, östlich des Tigris, vgl. A. Brinkman, *BiOr* 27 (1970) 309⁹⁶ sowie RGTC 5, 218 und 270. In den Lugalbanda-Dichtungen steht ÍD-HAL-HAL jedoch nicht für den Tigris sondern für einen seiner östlichen Zubringer oder gar für einen Zubringer des Dijala, vgl. C. Wilcke, *Lugalbanda*, 162 ad 99 und S. Cohen, *ELA*, 55. Die von Wilcke und Cohen auf Grund der lexikalischen Gleichung: *hal(-hal-la) = garāru ša mē* (siehe AHW, 902 s.v. *q/garāru(m)*) gebotene Übersetzung «schnell fliessende Flüsse» «fast flowing river» kann nicht mehr aufrecht erhalten werden, vgl. J. Bauer, *ZA* 41, 216ff. Sie muss in «mäandrierender Fluss» umgewandelt werden. Bei ÍD-HAL-HAL scheint es sich um ein Epitheton zu handeln, das für verschiedene Flüsse verwendet werden konnte. Damit wird aber eine Ableitung des Graphems aus dem Hurritischen in Frage gestellt. Somit bleibt BM 38302, eine neubabylonische Abschrift einer altakkadischen Königsinschrift (siehe E. Sollberger, *FS Diakonoff* (1982), 345-348 und D. Frayne, *ARRIM* 2 (1984), 23-27). Dort legt die Satzstruktur nahe, trotz des fehlenden Zeilenanfanges in *ha-^lhal^l-la-áš* (Z. 46) eine nähere Bezeichnung der Tigrisquellen, vielleicht einen Namen, zu sehen. Andererseits erscheint die Deutung eines *hapax legomenon* durch ein anderes problematisch, besonders, da die Inschriften Tiglathpilesers I. und Salmanassars III. von der Tigrisgrotte bei Lice keinerlei Namen für die Tigrisquellen angeben.

3.) Nr. 45: Die Kopie von E. Sollberger wurde mittlerweile in *FS Reiner* (1987), 381 veröffentlicht. Der waagerechte Keil am Ende von Z. 2 befindet sich am Original allerdings am Boden der Zeile nicht in der Mitte.

4.) Herkunft des Bänderachats: Die Textpassage HAR-ra-*hubullu* XXII 32-34 findet sich jetzt vollständig in E. von Weiher, *SBTU* III, Nr. 114. Vgl. nun auch Th. Howard-Carter, *Eyestones and Pearls. In: Bahrain through the Ages*. London 1986, 305-310.

5.) Die folgenden Schmucksteine sind ursprünglich meiner Aufmerksamkeit entgangen: Nr. 83: L. de Clercq, *CdC* II, 263 und *Tf. XXXVIII*, Nr. 253^{ter}. Eine Anfrage im Louvre, die F. Joannès dankenswerterweise für mich durchführte, ergab, dass sich dort lediglich eine schlechte Abrollung des durchbohrten Zylinders befindet. Er trägt die Inschrift eines Tiglathpilesers:

1. É-GAL 2. ^mTUKUL-A-é-šar-[ra] 3. šar₄ GAL šar₄ DAN 4. šar₄ ŠÚ šar₄ [AŠ (?)] «Palast Tiglathpilesars, des grossen Königs, des mächtigen Königs, des Königs der Gesamtheit, des Königs [von Assyrien]».

Nr. 84-93: E. Schmidt, *Persepolis II*, 57-61 und *Tf. 25*; alle stammen aus Raum 33 der Schatzkammer von Persepolis und dürften sich heute im Museum von Teheran befinden, Umschrift und Übersetzung bei Schmidt.

Nr. 84: PT 4, 548a, Onyx-Cabochon, Sargon II., 4 zlg. Votiv-Is.

Nr. 85: PT 4, 495, Onyxauge, Sargon II., 4-zlg. Votiv-Is.

Nr. 86: PT 4, 233, Türkisauge, Sargon II., 3-zlg. Votiv-Is.

Nr. 87: PT 4, 1170, Chalzedonauge, Sargon II., 1-zlg. Votiv-Is.

Nr. 88: PT 4, 1169, Augenstein, Sargon II.; ?-zlg. Votiv-Is.

Nr. 89: PT 4, 1172, Augenstein, Sargon II.; ?-zlg. Votiv-Is.

Nr. 90: PT 4, 904, Zylinder, Asarhaddon, 5-zlg. Votiv-Is.

Nr. 91: PT 4, 455, Onyxauge, Assurbanipal, 5-zlg. Votiv-Is.

Nr. 92: PT 4, 1180, Zylinder, gleicher Text wie Nr. 91, 4 Zn.

Nr. 93: PT 4, 1173, Cabochon, Assurbanipal (?), 1-zlg. Eigentumsvermerk

Nr. 94: PT 4, 1174, Cabochon, neuassyrischer König, 8 Zn.

Nr. 95: VA 5668 = Ass. 2423/24d (A. Haller, *Gräber*, 71; gefunden in Assur, hB4V, Grab 812), ein Achat-Cabochon, *Aššur-etel-ilāni-mukīn-apli* gehörend.

Hannes D. GALTER (25-06-89)

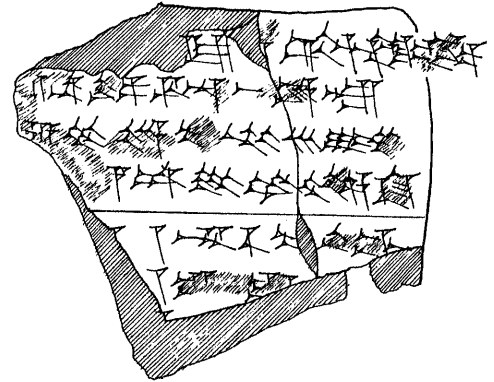
Abt. f. Orientkunde, Universität Graz
Universitätsstr. 27, A-8010 GRAZ, AUTRICHE

64) A Neo-Babylonian Text Mentioning Bēlet-dūri – The following fragment of an archival text was recently in the possession of Ancient World Arts Gallery in New York City, with whose permission it is published. The provenience is unknown but the high frequency of Ninurta names suggests Nippur as the place of origin. Mention of the «treasury of Bēlet-dūri» (*makkūr Bēlet-dūri*) in the first line may indicate that this goddess possessed her own temple at Nippur, and the contents of the document – a list of distributions of an unknown substance to the temple slaves – that this temple was well endowed enough to maintain its own personnel. The goddess Bēlet-dūri appears in the An-Anum god list, which has the following entry in column IV listing the hypostases of Ištār¹:

IV 39 ^aNIN-BÀD = be-let du-ri
 I know of no other mention of Bēlet-dūri in the first millennium.

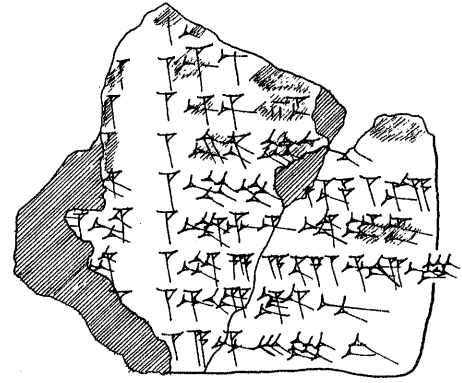
Transliteration

obv.	1.	[h̄i]-tu 'NÌ'.GA ^a NIN.BÀD	
	2.	['a'-na 'lú'PA.KAB ina iti APIN	
	3.	['6-KÁM SUM-nu' MU-39-'KÁM'	
	4.	[^d NA]-NÌ. GUB-URÌ LUGAL TIN.TIR ^{ki}		
<hr/>				
	5.	[] EN-šú-nu 'xxx'	
	6.	[] 'Ú x' []
	7.	[] ' []



several lines missing

rev.	1.	[] ' []
	2.	[] 'x' 'd' M[AŠ]
	3.	[] 'x' 'd' MAŠ 'x' []
	4.	[] 'x' 'Ta-li-'mu']
	5.	[N]A 'MU-MU 'A'-šú šá 'DÛ-a	
	6.	[M]A 'NA' 'IR-'d' MAŠ na-ap-pi	
	7.	[] 'NA' 'IR-ía A-šú šá 'd' U.GUR-DIL-URÌ	
	8.	[] 'x' 'd' U.GUR-da-nu	
	9.	[] 'A-š30-ŠEŠ-PAP	
u.e.	10.	[] 'd' Gu-la-KÁM'	
	11.	[] 'NA 'Ar-ra'-bi	
	12.	[] 'x x x' A-šú 'šá' []



Translation

obv.	1.	[wei]ghed out (?), from the treasury of Bēlet-dūri,	
	2.	[] to the temple slaves, in the month Araḥsamnu,	
	3.	[[on the x] sixth (day), have been allotted. Year 39	
	4.	[[of Nebu]chadnezzar, king of Babylon.	
<hr/>				
	5.	[] Bēšunu x x x	
	6.	[] x x [
	7.	[] x [



several lines missing

rev.	1.	[] x []
	2.	[] x Ni[nurta]
	3.	[] x Ninurta x []
	4.	[] x Talimu]
	5.	[min]as Šum-iddin, son of Ibnā	
	6.	[m]inas Arad-Ninurta, <i>nappi</i>	
	7.	[mi]nas Ardiya, son of Nergal-apla-ušur	
	8.	[] x Nergal-danu	
	9.	[] Apil-Šin-aḥa-ušur	
u.e.	10.	[] Gula-ēreš	
	11.	[mi]nas Arrabi	
	12.	[] x x x son of []

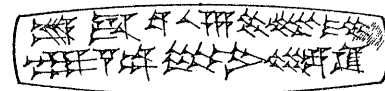
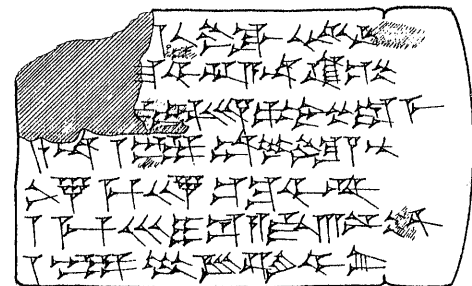
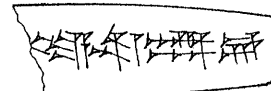
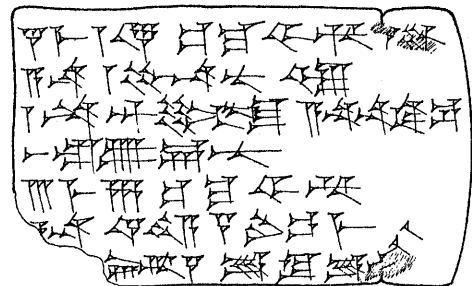
¹See Richard L. Litke, *A Reconstruction of the Assyro-Babylonian God Lists An: ^aA-nu-um and AN: Anu ša ameli*, Ph. D. Dissertation, Yale University, 1958, p. 171.

Paul-Alain BEAULIEU (01-09-89)
 Yale Babylonian Collection
 Sterling Memorial Library
 NEW HAVEN, CT 06520, USA

65) The capacity of the *mašīḫu* Measure in Neo-Babylonian Eanna – Several institutions and private contractors in the Neo-Babylonian period used a standard called *mašīḫu* «measure» whose capacity varied from place within a range from 30 to 54 *qū* (CAD M s.v. *mašīḫu*). The Eanna temple at Uruk used a *mašīḫu*, sometimes designated as the *mašīḫu ša Eanna*, the *mašīḫu ša Bēlit ša Uruk*, or the *mašīḫu ša Ištar Uruk*, but mostly attested without such qualifications. This *mašīḫu* was used in the Eanna for all sorts of purpose, especially in the hundreds of texts dealing with the delivery of offerings to the deities worshipped in the temple. In spite of the large number of texts from Neo-Babylonian Eanna, however, there has been so far no clue as to the capacity of the measure, a factor which has hampered research on that archive. Publication of the following text will therefore be welcome by students of the Neo-Babylonian period, since it gives the equivalent of the *mašīḫu* of the Eanna in the standard system for dry and liquid capacities. I am grateful to Prof. W.W. Hallo, curator of the Yale Babylonian Collection, for permission to publish this tablet. It bears the museum number NCBT 620 and can safely be assigned to the archive of the Eanna on the basis of internal evidence. Measurements of the tablet are 34 x 47 x 17 mm.

NCBT 620

- obv. 1. 477 ^{gš}ma-ši-ḫu 'šá ŠE.BAR¹
 2. a-na 'Bu-na-nu ù
 3. 'IR.^dIn-nin a-na na-de-e
 4. ina ^{uru}Ú-dan-nu
 5. 306 ^{gš}ma-ši-ḫu
 6. 'a-na¹ PAD.Ī.LA šá ^{lú}ERÍN.ME
 7. [šá pi]-ir-ri šá ^{iiti}DU₆ ^{iiti}APIN¹
 lo.e. 8. [u ^{iiti}GAN a-na ^{lú}NÀ-KAL
 r. 9. [......] x 10 ^{lú}GAL-10-ti.'MEŠ¹
 10. [4 ^{gš}ma¹-ši-ḫu a-na ki-is-sat
 11. [šá TUR] 'i'.MEŠ šá ANŠE.KUR.RA.ME
 12. 'a¹-na ^{lú}NÀ-DU-ŠEŠ ^{lú}šu-šá-nu
 13. PAP 787 ^{gš}ma-ši-ḫu
 14. 196 GUR 3 (PI) 4 (BÁN) 3 SILÀ ŠE.BAR
 15. ^{lú}NÀ-ŠEŠ.MEŠ-GI IGI-er
 u.e. 16. ^{iiti}KIN u₄-16-KÁM MU-43-KÁM
 17. 'NÀ-NÌ.GUB-URÌ LUGAL TIN.TIR^{ki}
 l.e. 18. [......] ^{lú}APIN.ME
 19. [......] -na aḫ pu-ut-ti
1. 477 measures of barley
 2. to Bunnānu and
 3. Arad-Innin, to be placed in storage
 4. in the city Udannu;
 5. 306 measures
 6. for the rations of the workmen
 7. [of the te]am of the months Tašrītu, Araḫsamnu,
 8. [and] Kislīmu, to Nabū-dān
 9. [......] x ten «commanders of ten»;
 10. [4] measures as fodder
 11. [for the off]spring of horses,
 12. to Nabū-mukīn-aḫi, the servant.
 13. Total: 787 measures, (that is),
 14. 196 *kurrū*, 3 *pānū*, 4 *sūtū*, and 3 *qū* of barley,
 15. received by Nabū-aḫḫē-ušallim.
 16. Months Ulūlu, sixteenth day, forty-third year
 17. of Nebuchadnezzar, king of Babylon.
 18. [......] the ploughmen
 19. [......] x opened (?)



The text was written only a few days before the death of Nebuchadnezzar, which occurred in the first week of October 562 (Parker and Dubberstein, *Babylonian Chronology*, p. 12). It is clear that the amount given in the standard system in line 14 is intended as an equivalent of the amount in *mašīhu* of line 13. This tells us that the *mašīhu* used by the Eanna temple had a capacity of 1 *pānu* 1 *sūtu* and 3 *qū*, that is to say, 45 *qū* (= ca. 45 litres). This is compatible with the capacities known for other such measures, between 30 and 54 *qū*.

Paul-Alain BEAULIEU (01-09-89)

66) **Agade in the Late Babylonian Period** – In a recent issue of this journal J.-M. Durand and F. Joannès published a cuneiform text from Agade dated to the reign of Darius I and offered a few comments on that city in the first millennium, discussing its location and administrative status (Durand and Joannès 1988). I would like to add a few remarks of historical interest.

1) *Hellenistic Agade*: I recently came across an unpublished text in the Yale Babylonian Collection, NBC 11545, which mentions a group of ^{lú}*a-ga-dè*^{ki}.*MEŠ* in a broken context, perhaps as recipients of a commodity. The text has close affinities with the Hellenistic documents from Babylon published by D. Kennedy in *CT* 49. The date is Nisanu, day 12, year 8 of Seleucus (I), the first year documents were dated according to his reign (304 B.C.). So far the most recent mention of Agade was in a document from the 29th year of Darius I (*CT* 4, 41b), after which the city was generally supposed to have disappeared. The archaeological evidence shows that the lower Diyala region, where the location of Agade is probably to be sought (McEwan 1982: 11-12), underwent a steady increase in its population and number of settlements throughout the Neo-Babylonian and Achaemenid periods, culminating in a full-scale wave of urbanization in the Seleuco-Parthian period (Adams 1965: 58-68). In Hellenistic times the royal road from Bactria to Babylonia passed through the region, a factor which motivated the foundation of new capitals, Seleucia and Ctesiphon, near the confluent of the Tigris and the Diyala. One may presume that Agade benefited from these circumstances and continued to flourish as a provincial center, possibly as late as the Parthian period.

2) *Cyrus the Great and Agade*: Cuneiform documents written in Agade are rare. The following text published by H. Stigers has some interesting historical implications (Stigers 1976 no. 6):

- o. 1. ^{lú}DUMU-DÙ.MEŠ šá ina UKKIN ina IGI ^{lú}KI-LUGAL-IGI-ia
 2. ^{lú}qí-pí É.UL.MAŠ ù ^{lú}MU-^dNÀ ^{lú}UNUG^{ki}
 3. iq-bu-ú um-ma a-na tar-ši ^{lú}NÀ-NÌ.GUB-URÌ
 4. u₄-mu 1 SILÀ ^gGEŠTIN a-na
 5. ^dA-É šá ^{nu}EŠ-nun-na^{ki} ul i-iq-ru-ub
 6. ^{lú}U.GUR-SÙḪ-SUR A-šú šá ^{lú}Ri-mut
 7. A ^{lú}SANGA A-ga-dè^{ki}
 8. ^{lú}NÀ-MU-lil-bir A-šú šá ^{lú}NÀ-DU-A
 9. A ^{lú}SANGA A-kàd^{ki}
 r. 10. ^{lú}A-MU ^{lú}A-šú šá ^{lú}NÀ-ú-šur-ZI A ^{lú}Ú-^{lú}IR-^dKÙ
 11. ^{lú}NÀ-MU A-šú šá ^{lú}La-ba-a-ši A ^{lú}SANGA A-kàd^{ki}
 12. ^{lú}Ri-mut-^dKÁ A-šú šá ^{lú}x x¹ A ^{lú}KI-ia
 13. ^{lú}BA-šá-A A-šú šá ^{lú}É.SAG.Í[L]-^{lú}x x¹.MEŠ
 14. ^{lú}A-É-A-URÌ A-šú šá ^{lú}A-É-BA-šá
 15. ^{lú}UMBISAG ^{lú}NÀ-KAR-ZI.MEŠ A-šú šá ^{lú}DÙ-a
 16. A ^{lú}SANGA A-kàd^{ki} A-kàd^{ki} ^{lú}ŠE
 17. U₄-15-KÁM MU-4-KÁM ^{lú}Kur-raš LUGAL E^{ki}
 18. u KUR.KUR

(These are) the citizens who declared in the assembly, in the presence of Itti-šarri-iniya, the trustee of the Eulmaš, and Iddin-Nabû, an Urukæan, thus: «At the time of Nebuchadnezzar, was it not one litre of wine each day that was offered to the god Mār bīti of Ešnunna?» Nergal-tēši-ētir, son of Rīmūt, descendent of the priest of Agade; Nabû-šum-lilbir, son of Nabû-mukīn-apli, descendent of the priest of Agade; Apla-iddin, son of Nabû-ušur-napišti, descendent of Awēl-Arad-AN.KÙ; Nabû-iddin, son of Lābāši, descendent of the priest of Agade; Rīmūt-Ba'u, son of ^{lú}x x¹, descendent of Ittiya; Iqīša-apli, son of Esagil-^{lú}x x¹; Mār-bīti-apla-ušur, son of Mār-bīti-iqīša. The scribe: Nabû-ētir-napšāti, son of Ibnā, descendent of the priest of Agade. Agade, month Addaru, fifteenth day, fourth year of Cyrus, king of Babylon and all the countries.

This document tells us that the authorities of the Eulmaš of Agade made an inquiry in the fourth

year of Cyrus in order to determine the amount of offerings given to the god Mār bīti of Ešnunna at the time of Nebuchadnezzar, presumably Nebuchadnezzar II. Is it possible to assess the historical background of the text? A similar inquiry which took place in the Eanna of Uruk in the first year of Nabonidus is documented by two texts which I have discussed elsewhere (Beaulieu 1989: 118-24). This inquiry was ordered by the king, whose purpose was to reestablish the offering system of the Eanna as it had been during the reign of Nebuchadnezzar II. Nabonidus was thus trying to acquire an aura of legitimacy, linking himself to the most prestigious sovereign of the Neo-Babylonian dynasty. Text Stigers 6 suggests that Cyrus, emulating his old rival, concocted the same kind of propaganda for his new Babylonian subjects. Of course, the text does not specify that the authorities of the Eulmaš were acting upon imperial orders, but Cyrus himself does refer to his cultic reforms at Agade in his building inscription from Babylon, the «Cyrus Cylinder» (1.30-34):

From [Ninev]eh, Aššur, and Susa, Agade, Ešnunna, Zamban, Mēturnu (and) Dēr, until the border of Gutium, the cult cent[ers acr]oss the Tigris, whose (divine) dwellings had lain in ruins for a long time, I returned to their places the gods who dwelt in them and established (for them) an everlasting dwelling. I gathered all their inhabitants and returned (them) to their habitations.

It seems reasonable to correlate this passage of the Cylinder with text Stigers 6. Cyrus' purpose in singling out these cities has never been elucidated. Cameron compared a passage from Herodotus reporting that the Persian ruler spent several months in the Diyala region before his march to Babylon, reorganizing its irrigation network (Cameron 1974). Yet, in his discussion of the passage, Adams points out that «no dense grouping of new Achaemenid sites, such as might have been expected if substantial irrigation projects had been completed, was found in the survey of the lower Diyala basin.» He also stresses the fact that no evidence of an Achaemenid occupation was found at Ešnunna (Tell Asmar), suggesting that Cyrus may have built only a small shrine on an abandoned mound (Adams 1965: 59). The purpose of the Cyrus Cylinder was probably to reassert Persian claims on an area with historical and strategic importance. The region described constituted the border zone between the Medes and the Babylonians, and it might have been included in the Median sphere of influence after the fall of Assyria and subsequently reclaimed by Nebuchadnezzar II when the Babylonians fell out with their former ally. The Achaemenid royal highway from Susa to Sardis passed through that region, if not through several of the cities mentioned in the cylinder. The mention of Nineveh, Aššur, and Agade also suggests that Cyrus intended to pose as legitimate heir to the great empires of Akkad and Assyria, thus counteracting similar propaganda by Nabonidus. The last Neo-Babylonian monarch often emphasized his claim to the Assyrian heritage and also paid special attention to the city Agade and the Sargonic dynasty (Beaulieu 1989: 141-43). So, the list of cities in the cylinder would largely be a «programmatic» statement, with text Stigers 6 showing that Cyrus reinforced his verbal claims with deeds. Yet, the Eulmaš of Agade was not an abandoned shrine, as the cylinder says: it had been rebuilt and reorganized by Nabonidus a few years before (*VAB IV Nbn. 4, II, 29 ff.*). Nebuchadnezzar II also claims in the Wadi Brissa and Nahr el-Kelb inscriptions that he reestablished the cult of Ištar of Agade, but, since the context is broken, the reference could be to the temple of Ištar of Agade in Babylon (McEwan 1982: 9). Nevertheless, Nabonidus does refer to Nebuchadnezzar II as one of the kings who had rebuilt the Eulmaš before him. Cyrus' orders apparently aimed at reinstating the offerings of Nebuchadnezzar, ignoring the changes made by Nabonidus. There are other instances where Cyrus tried to present himself in the garb of a native Babylonian ruler, taking care of sanctuaries and increasing offerings to the gods:

1. Cyrus Cylinder: this inscription, inspired by local Neo-Assyrian models, commemorates the repair of the fortifications of Babylon. It refers to Aššurbanipal, ignores Nabonidus' building works on the defensive wall of the capital, and mentions that Cyrus ordered an increase in cultic offerings, probably for the Esagil (Kuhrt 1983: 86).

2. *UET I 194*: an inscribed brick of Cyrus from the sacred enclosure at Ur, found in several copies in the hinge-box of the «Cyrus Gate» (Woolley 1923: 315). The gate had been previously restored by Nabonidus.

3. *UET I 307*: half of a foundation cylinder found in the debris southeast of the ziggurat at Ur (*UET I p. 96*). The name of the ruler is not preserved, but the inscription can safely be ascribed to Cyrus on the basis of close parallels with the Cyrus Cylinder and *UET I 194*. The ziggurat of Ur was restored by Nabonidus in the last years of his reign.

4. Two inscribed bricks of Cyrus were found at Uruk, one with unrecorded findspot (*VAB III p. xi Kyros b*, and pp. 8-9), the other found in the structure of the Eanna (*UVB I no. 31*). They contain the same titulary with minor variants.

Weisberg has suggested that the work carried out at Uruk was the reason for the drafting of the «Craftsmen's Charter» of the Eanna which he published as *YNER I: 1* (Weisberg 1967: 47). The Charter is dated to the fourth year of Cyrus, and so is text Stigers 6. In the same year the satrapy of «Babylon and Transeuphratene» was created with Gubaru as the first incumbent (San Nicolo 1941: 54-56). Are these facts indicative of a change of policy at the Persian court in that year? In any event, Cyrus' policy of

the barley ears on his head.

In No 213 of Collon's Catalogue of the Western Asiatic Seals in the British Museum, Cylinder Seals II, the goddess is standing this time. Collon said «Facing him stands a goddess in a flounced robe who stretches out her right hand and holds two sticks (?) in her left; she has three branches of vegetation rising from one shoulder and four from the other.» The sticks in her hand is probably the stylus in the hand of Nisaba in Gudea's dream. That seal belongs to a scribe, whose protective goddess is Nisaba, the goddess of writing.

Possibly Gudea made up his riddle for Nisaba according to the image of «the goddess of vegetation» because his time is just after the Akkadian Period and he must have known that image very well.

That by dreams rulers contacted with gods and obtained oracles or omens is the usual practice in Mesopotamia. Although an easy understood dream could be made up by Gudea in order to encourage the people of Lagash to rebuilt the temple of Ningirsu, this riddle dream made the whole business more mysterious.

¹ I am grateful to Dr. Dalley and Prof. Edzard who gave me a lot of help in my study of this text.

² In Clay Figurines of Babylonia and Assyria, Van Buren gave the two reliefs of the goddess of vegetation, No 455 and No 456 (fig. 125, 126) and said that No 456 was labelled as Nisaba in the Museum.

WU YUHONG (01-09-89)

The Institute of the History of Ancient Civilizations
Northeast Normal University
CHANGCHUN, CHINE

68) Ši-it-KU-KI Na-pí-i[š-ti] (Atra-ḫasīs II iv 14) – OB Atra-ḫasīs (text D) II iv 12-18¹ describes humanity's symptoms of starvation during a drought; line 14 contains the enigmatic phrase *i-na šī-it-KU-KI na-pí-i[š-ti]*... The parallel line in the Assyrian recension (S), summing up humanity's dire straits, reads *ni-šu i-na šu-par-ke-e napišti bal-ṭa-at* (S rev v 25-26, vi 14-15),² «the people lived in cessation of life,» or, as Lambert and Millard translate, «on the edge of death.»

Lambert and Millard assume that the Old Babylonian and Assyrian versions are synonymous, and hence they restore *ba-al-ṭa* to the OB and render the whole line, «[And they were living] on the verge of death.» But we cannot be sure that the lines are synonymous. They have in common the word *napištu*, but in the Assyrian it refers to «life force», whereas it more likely refers to the throat or neck in the OB.³ In general the two recensions vary widely in their description of the famine. And what, by this theory, is the derivation of *šī-it-KU-KI*?

Chase derives *šitkuki* from *šakāku*, «harrow,» and sees it as a reference to the furrowed appearance of the necks of starvation victims. But «harrowing of the throat» is unparalleled in Akkadian and Near Eastern literature and is slightly bizarre as an image. Another explanation from outside the field of Assyriology suggests itself.

The Hebrew Bible contains an expression *nepeš šoqēqâ*, «hungering/thirsting throat» (Isa 29:8; Ps 107:9). The root *šqq* is evidently an alloform of *šwq*, attested in the noun *tešûqâ*, «appetite, desire.» Mishnaic Hebrew uses Hithpolel *hištoqēq*, «desire,» which could derive from either *šqq* or *šwq*.

The comparative data show that ambivalence of *šwq* and *šqq* is a pre-Hebrew phenomenon, for we have both Arabic *šwq*, «feel sexual appetite,» and Ethiopic *šqq*, «desire.» Ordinarily, Arabic and Ethiopic *š* correspond to Hebrew *s*, and it is thus possible that the Massoretic pointing is erroneous. Alternatively, the evolution of these words may simply have been anomalous. Here the issue is immaterial, since both Hebrew *š* and *s* correspond to Akkadian *š*. We must concede, however, that a root *šaqāqu* is yet to be discovered elsewhere in Akkadian.

However we analyze the Hebrew sibilant, the phrase *nepeš šoqēqâ*, «hungering/ thirsting throat,» is so similar to our Akkadian phrase that we must consider a reading *šitquqi napišti* with the same meaning. The Akkadian Gt form is perhaps comparable to Mishnaic *hištoqēq*.

¹W.G. Lambert and A.R. Millard, *Atra-ḫasīs* (Oxford: Clarendon Press, 1969) 78-9.

² Lambert and Millard, *Atra-ḫasīs* 112-5. In neither case is the line complete, but each supplies what is missing in the other.

³D.A. Chase, «*ina šitkuki napišti*: Starvation (Kwashiorkor-marasmus) in Atra-ḫasīs, *JCS* 39 (1987) 242-3, notes that the context favors taking *napištu* as a body part.

William H. PROPP (01-09-89)
University of California, SAN DIEGO, USA

69) An unusual Chagar Bazar tablet excavated at Assur – The Istanbul Museum tablet A. 729 = Ass. 18593 (4 X 5 X 2.5 cm), excavated at Assur, is in poor state of preservation, and its lower half is missing. But in its preserved part it presents some curiously un-Assyrian characteristics. The most obvious of these is the date: the month name «*magrānum*» is known from the Diyala area and from Chagar Bazar, where it represents respectively the 7th and 8th months (see. RLA 5, p. 301). But since the text also carries a *limmu*-date, the Diyala area must be excluded as a possible provenience.

This in turn makes it more likely that this text, as well as A. 1574 = Ass. 18799, on which I have previously commented (see JCS 26, p. 182 and n. 4) originally stem from Chagar Bazar. For the texts found at Chagar Bazar itself, and for what is known of the outlines of the Assyrian hegemony there, I refer to C.J. Gadd, Iraq 4, pp. 178-85 and 7, pp. 22-66, and to O. Loretz, Texte aus Chagar Bazar, AOAT 3/1.

The eponym of the text A. 789 (rev. 6'), Ya-ri-LUGAL, is not thus far attested. Similar names beginning with ya- can be found in Gadd's index of personal names (Iraq 7, p. 38; Saporetti EMA 41), while Assyrian parallels can be seen in names such as ^mMan-nu-ki-EN-ya-ri-im (A. 3204,10 unp. See also Ya-ar-ri-e KAJ 311,4).

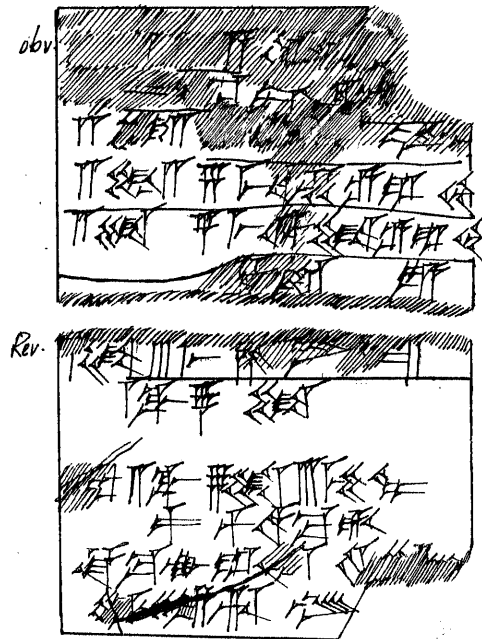
The tablet, an account of quantities of bricks, also exhibits in its numbering system some usages not commonly found in tablets written at Assur itself. The quantities accounted for are given in a system of increasing decimal values. The abbreviation ME is used for «*meat*» one hundred, and LI for «*līmu*», one thousand. This pattern is more common to Babylonians than to Assyrian texts. In addition, the next place unit above 1.000 that is 10.000 - is referred to as GAL. This previously unattested value is made certain by the successive quantities noted on the reverse of the tablet, where the amounts of lines 1-2, 1 LI 3 ME and 1 GAL 7 LI respectively, are included together with the (partially broken) amounts of the obverse in the total (ŠU.NIGIN) of 2 GAL 8 LI 3 ME 40, or 28340 bricks, all, the responsibility of the overseer Šamaš-magir (rev. 4'; cf. AFO 13, 112).

A. 729 = Ass. 18593

4 X 5 X 2.5 cm provisional transliteration:

- obv. 1) [.....PN]
 2) [.....]-a-PN
 3) [.....]-du-šu-n[u]
 4) 2 LI [n ME...] -tum-x
 5) 2 LI 5 ME 'Ti¹-in₄-e-ra-aḥ
 6) 2 LI 4 ME Im²-li-e-ra-aḥ
 7) [.....]Ḥa²-ru-ya
 rest is gone
- rev. 1') 1 LI 3 ME Ḥa-li-ya
-
- 2') 1 GAL 7 LI
 3') 'ŠU.NIGIN' 2 GAL 8 LI 3 ME 40 SIG₄
 4') UGULA ^dUTU-ma-gir
 5') ITI ma-ag-ra-num UD.22?'KÁM'
 6') li-mu Ya-ri-LUGAL [.....]
 end of the tablet

A. 729 - Ass. 18593



Veysel DONBAZ (24-08-89)
 ISTANBUL TURQUIE

[La valeur GAL = 10 000 est déjà bien attestée à Mari: cf. «A propos du nom de nombre 10 000, à Mari», M.A.R.I. 3 p. 278-279, et «Notation des nombres à l'ouest», M.A.R.I. 5 p. 605-606. NDLR]

70) **Comment on L. W. King, *Babylonian Boundary Stones, no. 27 (BM 90937)*** – King interpreted the preserved portion of this stele's obverse as an agreement involving the apprenticing of three sons of Bēl-usāti to two temple officials and a tax collector. Recent collation of the only fully preserved verb referring to the transaction itself shows that what King read as *ip-tiq*, «he apprenticed», in line 6 is in fact *ip-tu[r]*, «he ransomed» (there are faint but clear traces of two horizontal wedges in the damaged area after the GÚ/TIK copied by King); the partially preserved verb *i[p-...]* in line 8 and the missing verb in line 10 are probably to be restored in the same vein. Similarly the beginning of line 13 can be restored as either a noun such as [(x) *ip*]-*tī-ru* or a verb form from *paṭāru*. Thus the three brothers residing in the «House of the Merchants» (line 2; cf. line 12) were redeemed by Tabniea son of Eriḫa-Sin from three different owners (the three officials) on the payment of various amounts of silver. Though we are not as yet informed about the character or role of the «House of the Merchants» in such transactions, it is probably not coincidental that one of the better-attested roles of Middle Babylonian merchants in earlier centuries was that of «slave» trader (e.g., *BE* 14 1:4; *TuM* NF 5 66:5 and 68:8', 9'-10', 40'-41'; cf. *BE* 17 55).

J.A. BRINKMAN (31-08-89)
1155 East 58th Street
CHICAGO, IL 60637 (USA)

71) **Notes on the Neo-Assyrian Eponym Lists in the British Museum** – Eighty-five years have passed since John's optimistic declaration that a reliable edition of all the eponym-list texts «will doubtless soon be issued by the authorities of the British Museum» (*PSBA* 26 [1904] 260) and more than fifty years since Ungnad's critical edition of the fragments available to him in *Reallexikon der Assyriologie* 2/5 (1938) 412-457. While we are still awaiting the definitive edition of these texts, a few notes may help to clear up minor, but persistent problems. The following comments are based on collations of the tablets during the summer of 1989.

1. Bibliographical notes on Ungnad's «Überblick über die Listen» (RLA 2 413)

- 1.1 C^a 1. K. 4329a is the small fragment («Fragment of Canon No. 1...») published in 2 R 69 (not in 3 R) just below «no 4 obverse»... The duplicate K. 14183 was published in transcription/translation by George Smith, *The Assyrian Eponym Canon* (London, [1875]), p. 43 as Canon VII and in transliteration by Ungnad, *RLA* 2 420 as C^b 8 (no. 14); a copy of this fragment is published below. See also note 1.4 below.
- 1.2 C^b 3. For Canon «VIII» read «VII».
- 1.3 C^b 6-7. It is clear – from their script, columnar division, clay, etc. – that these fragments were originally part of the same tablet, though they do not at present obviously join. K. 10017 is the correct number for C^b 7 (as noted already by Johns, *PSBA* 26 [1904] 260)... To judge from the present admittedly sparse evidence, within the C^b canon the shift from brief entries (with occasional extraneous notes) to generally longer entries (sometimes verging on chronicle-like narratives) seems to take place between the reigns of Shalmaneser V (C^b 3) and Sargon II (C^b 4, C^b 6). Note that C^b 6 itself contains both types of entry, shorter on the obverse (dealing with years toward the close of the ninth century) and longer on the reverse (708-703).
- 1.4 C^b 8 (Canon VII). Smith's Canon «VII» is in fact three different tablets. In *The Assyrian Eponym Canon*, p. 43 it is K. 14183 (of which not enough is preserved to assign it to style C^a or C^b). On pp. 47 and 49, it is K. 3403 (later joined to 81-2-4, 187+ to form part of C^b 2). On pp. 51 and 53, it is K. 3202 (C^b 3).
- 1.5 C^b 9. The tablet D.T. 142 is now illegible.

2. Select collations

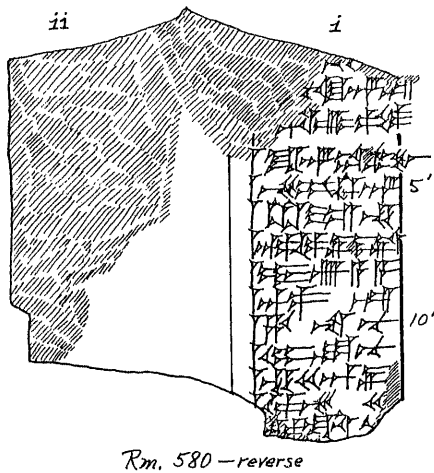
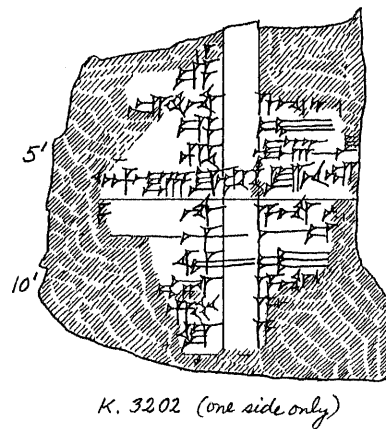
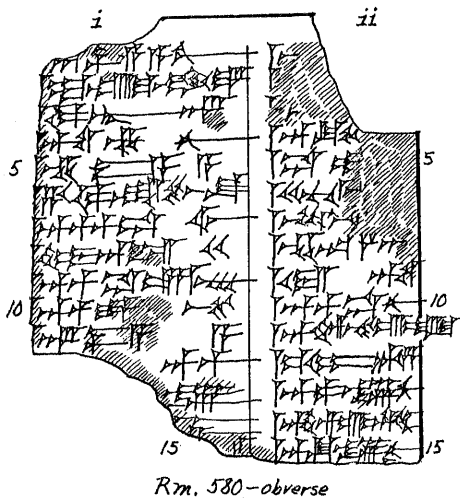
- 2.1 C^a 2 (K. 4388)
- 2.1.1 (i 4') [^maš+š]ur-la-du-x-[x(x)]-x. (i 5') [^mx-ti^l-d]MAŠ 'LUG'[AL].
- 2.1.2 There is nothing on the tablet corresponding to Ungnad's year total «MU.MEŠ [XXV]III» immediately preceding column iv in *RLA* 2 423.
- 2.1.3 (v 9) ^{md}PA^l-KAR-ir-a-ni (correct in 2 R 68 no. 2), (v 13) [^m]dMAŠ-a-a.
- 2.2 C^a 3 (K. 4389) There are several errors in Ungnad's edition in *RLA* 2 425-428, most of which conflict with correct readings in the copy (2 R 69, no. 3).
- 2.2.1 There is a horizontal dividing line in the text after iii 1'.
- 2.2.2 There are no horizontal lines after iv 2' and 3'.
- 2.2.3 (iv 7') ^mman-nu-ki^l-dIM.
- 2.2.4 (v 3') ^mla-ba-si.
- 2.3 C^a 4 (K. 4390)

- 2.3.1 To judge from the curvature of the tablet, there were originally only two columns on the obverse.
- 2.3.2 (i 9-10) The name of Bēl-dan, eponym for 744, is indeed missing on the tablet (answering the question posed by Ungnad, *RLA* 2 424 n. 4).
- 2.4 C^a 5 (82-5-22, 121)
- 2.4.1 (ii 8) Probably: [m¹ta]k-lak-l'EN¹ (without -ana-).
- 2.5 C^a 6 (Rm 580). Copy published below.
- 2.5.1 Parts of two columns and of the right edge are preserved on each side of the tablet, as is part of the upper edge; the preserved portion of the left column on the reverse is blank. From the curvature of the tablet, there were probably three columns originally on the obverse and col. i could have begun with the year 910. The extant section of col. i' covers the years 855-840, ii' 798-784 (and traces of 783), rev. i 710-697.
- 2.5.2 (i' 3-4) Šamaš-abūa, the eponym for 852, is omitted (presumably because of scribal error, since the names of the eponyms for 852 and 851 start with the same DN).
- 2.5.3 (i' 8) [m¹]bir-d¹ra¹-man.
- 2.5.4 Problematic eponym sequence from the time of Adad-nirari III: (ii' 8) EN-l'BA-šá-a¹[n-ni], (9) m¹GIR^{II}-d¹UTU¹, (10) m^dMAŠ-DU-PAB, (11) m^dIM-mu-šam-mir, (12') m¹GIŠ.MI-d¹15, (13) m^dPA-LUGAL-PAB, (14) m^dIM-ū-bal-lit, (15') m^dKU-LUGAL-PAB, (16') only traces of the tops of a few signs.
- 2.5.5 (rev. i 5') m¹mu-tak-kil-aš+šur, (6') m¹NIGIN-ra-EN, (11') m¹mi-tu-nu.
- 2.6 C^b 1 (K. 51)
- 2.6.1 There are traces on the obverse of a line before the first numbered line in 2 R 52 («reverse») and *RLA* 2 428.
- 2.6.2 (rev. 33) a-na URU ILIMMU (=Deimel no.363; this sign is used for «ditto» here and elsewhere in the C^b lists; it is not as stylized in Ungnad, *RLA* 2 430; cf. copy in 2 R 52 no. 1).
- 2.7 C^b 2 (81-2-4, 187 + 95-4-6,4 + K. 3403)
- 2.7.1 The fragment 95-4-6,4 adds part or all of the right portion of lines 18'- rev. 9 (= years 793-768); K. 3403 contains similar segments for rev. 10-30 (= years 767-748).
- 2.7.2 (line 24') kar-r [u].
- 2.7.3 (rev. 32) can be read m^U.[GUR]; the break occurs immediately to the right of U (vs. Bezold, *PSBA* 11 [1889] pl. II following p. 286, and Ungnad, *RLA* 2 424 and n. 2).
- 2.8 C^b 3 (K. 3202). Copy published below.
- 2.8.1 There are faint traces of a sign in a line before the first numbered line in Ungnad's edition.
- 2.8.2 Some revised readings: (line 2') 'a-na URU¹ [...], (4') [...-r]u-ri LUGAL Š[U], (7') ina GIŠ [...].
- 2.9 C^b 4 (Rm. 2, 97). The reverse has also been edited by Tadmor, *JCS* 12 (1958) 85.
- 2.9.1 There are traces at the end of a line before the first numbered line of the obverse in the previous editions.
- 2.9.2 (26') []-l'te¹ (therefore corresponding to the year 815 = C^b 1:2').
Line 10' = year 831; lines 11'-25' = years 830-816. This collation corrects the reconstruction by Forrer, *MVAG* 20/3 (1915) 14-15, followed by Weidner (*AfO* 9 [1933-34] 89) and Ungnad (*RLA* 2 433).
- 2.9.3 Selected corrections to reverse (line-numbering following Tadmor's edition, which is one line higher than Ungnad's edition in *RLA* 2 433-434 and Pinches' copy in *PSBA* 11 [1889] pl. III, following p. 286); (3') [...] 'e-ta¹-rab (4') [...f]a-ba-la (14') KUL not certain (15') read ŠU^{II} for qāt (16') šá-kín (17') [tuš-ḫ]a-an (19') na-pil (20') -šú-nu. (A few of these readings are correct in the older editions.)
- 2.10 C^b 6 (K. 4446), rev. Copy: 2 R 69 («fragment giving the names of four successive eponyms [sic]»); latest partial transliteration (of rev. 1-11) from photo: Tadmor, *JCS* 12 (1958) 85.
- 2.10.1 The columns do not always divide as neatly as indicated in Tadmor's transliteration (the vertical column lines between columns ii and iii and between columns iii and iv are omitted in the 2 R copy). Thus URU (rev. 2), DINGIR (rev. 5), LÚ.GAR (rev. 6), URU (rev. 7), -tú (not -tu, rev. 10), KÁM (rev. 14) – plus -zi (rev. 14) – are written across the space dividing columns ii and iii; and there are similar encroachments between columns iii and iv, e.g., GAL (rev. 6).
- 2.10.2 There is an ina before lim-me in rev. 1, 3, 6, 8, 12, parallel to the style in other C^b lists.
- 2.10.3 (rev. 4) The sign before GAL.MEŠ is SUKKAL not LÚ... Read šal-lu-l'tú¹.
- 2.10.4 (rev. 5) After the GN, read ana 'É'. []

- 2.10.5 (rev. 7) The sign after 'šar-ru' appears to be NA.
 2.10.6 (rev. 8) ^mNIGIN-EN. After URU a-me-di, the tablet has traces of at least one badly damaged sign and then breaks off; the 'LUGAL' cannot be verified and the [a-na KUR ta-ba-li] is wholly restored.
 2.10.7 (rev. 9) The sign after 'LÚ ku¹-lum-ma-a-a is damaged, but does not seem to be DU.
 2.10.8 (rev. 10) ma-dak-tú ša (as in the copy), not -tu šá... Read perhaps 'DIB' after KI.
 2.10.9 (rev. 11) For DUMU read in[a] (perhaps in[a GIŠ.GU.ZA it-tu-šib]; cf. C^b 1 rev. 27).
 2.10.10 (rev. 12-15). There are more traces than indicated in the copy: a- after NINA (rev. 12), GAL.¹MEŠ¹ for GAL (rev. 15) and [ina] ¹lim-me ^m1 (x) (x) x (x) (rev. 16).

3. Copies

Copies are here appended of three fragmentary eponym-list tablets: K. 3202 (C^b 3), K. 14183 (C^a 1/C^b 8^m), and Rm. 580 (C^a 6).



72) **Tilpānu** – In RA 81 (1987) S.116 habe ich auf den gebogenen (Jagd/Kampf)bogen hingewiesen, mit nach innen gebogenen Spitzen («Ohren»). Die Arbeit an diesem Bogen wird im Text ARMT 18, No. 21 geschildert (vgl. Groneberg, a.a.O. Anm. 21).

Ein weiterer Beleg für diesen Bogentyp findet sich bei Rouault a.a.O. Anm. 217 p. 157. Es handelt sich um den Text M 15187, der zu lesen ist:

- | | |
|-------------------------------------|---------------------------------------|
| (1) 12 ḡšilluru(RU) ^{hi-a} | «12 Bögen (und) |
| (2) 1 illuru ša si sà-hi-ir-[tim] | 1 Bogen mit sich zurückwendendem Horn |
| (3) pī-sà-a(über Rasur)-tī[m] | im ausgetrockneten Zustand» (usw.) |

Ohne Determinativ GIŠ kommt *tilpānu* auch in Harmal vor, s. Groneberg, a.a.O. Anm. 21. - Die Textlesung *ša si* statt *ša is* (Koll. J.M. Durand) ist sicher. Dieser Text ist ein weiterer Beleg dafür, dass unter dem *tilpānu sahirtu* nicht ein «zurückkehrender» Gegenstand (d.h. Bumerang) zu verstehen ist, sondern der aus mehreren Materialien zusammengesetzte Bogen, dessen Biegung entweder mit Horn verstärkt wird, wie Y. Yadin, «The Art of Warfare in Biblical Lands», p. 7 annimmt oder dessen sich zurückbiegende Spitzen hier aus Horn sind (in diesem Fall ist sich aber zu fragen, weshalb si und *sahirtum* nicht im Dual angeführt werden).

B. GRONEBERG (10-08-89)
 Universität Tübingen - Altorientalisches Seminar
 Corrensstrasse 12, 7400 TÜBINGEN 1 RFA

73) **Dimtu** – In his book on «Old Babylonian Marriage Law» Westbrook treats on p. 79ff. the laws concerning the divorce and among them the penalties for women who want a divorce. These are to be drowned or thrown from a tower (s. *ibid.* p. 82:3 «drowning or defenestration»). He states that these contracts originate mostly from the North of Mesopotamia.

He seems to take the phrases «they will bound her and cast her into the water» as well as «they will cast her from a tower» literally and understands them as penalties of death. This, however, is unlikely.

The phrase «they bind and cast her into the water» is known to describe the water-ordeal, which is imposed on the wife, if she is suspicioned of adultery. The similarity of the approach to adultery and to divorce apparently is due to the fear that a woman who intends to divorce - and presumably wishes to live with another man,- has to be cleaned from the suspicion to have committed adultery. In consequence she is subjected to the water-ordeal. This procedure has now been described by one of the letters from Mari, ARMT XXVI, No. 284 [see B.- and S. Lafont, N.A.B.U. 1989/43].

The penalty « they cast her from a tower» is less frequent and occurs only in CT 2, 44; 6, 26a; 48, 52; 48,56; VS 8, 4-5. All texts are known to come from Sippar. The Akkadian expressions are:

ištu dimtim /AN.ZA.GÀR^{ki} *inaddūši* or *ištu dimtim*/AN.ZA.GÀR^{ki} *inappašūnišši*

I propose to understand these clauses in a figurative sense. The woman is ejected («*nadû*: thrown» or «*napāṣu*: kicked») out of the village or town, i.e. does not belong anymore to her husband's clan. She is not thrown from the *dimtu*, but out of the *dimtu*. The AN.ZA.GÀR/*dimtu*-settlements are quite frequent in OB times (see RGTC 3, p. 18 and p. 52-54) and also are several times attested in middle Babylonian, Cf. RGTC 5, P. 80-82. There are several *dimātu* known to exist around Sippar according to BE 6/2 136:3 («their houses were pitched in the fortified areas opposite Sippar», cited CAD *ibid.* 2.). This fits into the evidence, that all the texts, citing the phrase, come from Sippar.

In Nuzi the *dimtu* seems to be inhabited by one clan only as has shown N.B. Jankowska («Extended Family Commune and Civil Self-Government in Arrapha in the Fifteenth - Fourteenth Century B.C», in: Diakonoff Ed., Ancient Mesopotamia; K. Grosz, «The Archive of the Wullu Family», The Carsten Niebuhr Institute of Ancient Near Eastern Studies (CNI Publ. 5, 1988)]. The *dimtu* in OB times is considered to be a fortified settlement (see CAD D ad 2.). Its infrastructure, however, until now has not been questioned.

B. GRONEBERG (11-09-89)

74) **Še'itu** – In N.A.B.U. 1989/46 I cited a letter concerning some *še'itu* of the king Yahdun-Lim, which he cherished (*ušāqir*). There is another letter which enlarges on the same subject. Again Yasmah-Adad is admonished by his father, to let his new wife live in the palace, in order to contradict rumours similar to those which were known for king Yahdun-Lim.

A 4471¹ : (l. 17ff.) « *annitum mala iqabbû* [š]aṭrat (18) Yahdun-Lim munus-nar-meš-š[u] (19) *iramma aššum kiām* 'Gabētam (20) *u munus-Yamhaditam aššatišu* (21) *ina kidimma uštēšib* (22) *um[māmi]*

dam-a-ni ina é-gal ma-ri^{ki} (23) ul uššab: this, what they say, is (also) written down. Yahdunlim loved his «female singers». Because of that he made Gabētum and the Yamhadean-woman, his wives, live in the outskirts. Thus they say: his wife does not live in the palace of Mari».

From this second text some facts become very clear:

1. Yahdun-Lim had several «aššātu», i.e. wives, or «mistresses of a house».
2. Normally these women had to live with their husband in his house.
3. The king, however, changed the rule and made his wives live **outside** his palace and the munus-nar-meš **in** his palace, because they were his favorites.
4. The munus-nar seems to be the same as the še'itu, mentioned in the letter M.A.R.I 4, p. 406 + M.A.R.I. 5, p. 698. Apparently a wife of secondary rang, she normally has to live outside of her husband's house «ša bābim».

¹The letter will be published by J.-M. Durand, M.A.R.I. 6 under the title: «Documents pour l'histoire du Royaume de Haute-Mésopotamie II. B) Le Mariage de Bêltum»

B. GRONEBERG (12-09-89)

75) MUN_x = řābtum – Le texte M. 10591, qui constitue le n°755 de l'édition prochaine par J.-P. Materne des repas du Roi de Mari, comporte une variante dans la formulation du nom d'année (= ZL 7'), qui mérite attention. On lit en effet aux ll. 8-10:

mu zi-im-ri-li-im, alam ^dha-ta ša řā-ab-tim, ú-še-li.

Cette variante «ša řābtim» pour l'habituel «ša GAKKUL» confirme définitivement la proposition de J.-M. Durand de lire MUN_x le signe considéré auparavant comme GAKKUL et de comprendre le nom de la divinité comme celui du «Puits au sel» (Hařa): cf. M.A.R.I. 5, p. 199-205 «Les mines de sel syriennes au II^e Millénaire et la ville de Kakkulātum».

Francis JOANNES (14-09-89)
9, Rue du Ruissel 76000 ROUEN

76) ana qātim řatāqum «in die Hand drücken» in Talhayum – J.-M. Durand hat in RA 82, 1988, p. 97-113 einen Aufsatz «Les anciens de Talhayūm» herausgebracht, dessen Hauptteil einen Brief der Ältesten von Talhayum besonders ausführlich behandelt, weil er in Schreibweise, Grammatik und Wortgebrauch noch stärker vom Māri-Dialekt abweicht als die von D. Charpin in AÉM 1/2 p. 31-137 bearbeiteten Briefe aus dem wohl benachbarten Ilašurā. Unter den von ihm auf p. 106f. aufgeführten Wörtern befinden sich auch epirum «territoire» und řatāqum «remettre, confier». Ich kann mir diese Deutung nicht zu eigen machen, weil sie ohne Not zu weit vom akkadischen Wörterbuch abweicht. In Z.28f. möchte ich e-pé-ra-am a-na qa-ti-šu li-iš-tu-uq übersetzen «er möge Erde in seine Hand (hinein)drücken!». Damit weiche ich mit der Übersetzung von eperum nicht von der normalen Bedeutung des Wortes ab und gehe für řatāqum auch von der in AHw 1200a angegebenen Bedeutung «ab-, zerquetschen» aus, die im Stativ G am häufigsten in den Eingeweide-Omina bezeugt ist¹. Die Redensart ana qātim řatāqum war bisher unbekannt. Auf ihren Sinn kommt man vom Deutschen aus leichter als vom Französischen oder Englischen. Deutschem «jemandem etwas (z.B. Geld) in die Hand drücken» entspricht französisch «glisser quelque chose dans la main de... » und english «to slip something into a person's hand». Der König in dem Brief der Ältesten soll allerdings die Erde selbst in seine Hand drücken oder, noch besser, (wohl feucht) pressen. Dabei kann es sich wohl nur um einen symbolischen Akt handeln, der besagen soll, dass der König ein Gebiet für sich in Anspruch nimmt; er wurde gewiss in Gegenwart anderer feierlich vollzogen, wobei im Rahmen bestimmter Formeln das Gebiet, um das es ging, genannt wurde. Vielleicht erfahren wir später einmal Näheres über diesen Akt. Für den sinnverwandten, sehr häufig belegten Ausdruck ana qāti(m) mullū(m) «in die Hand füllen» vgl. CAD M₁ p. 187.

In einem anderen Brief des Māri-Archivs begegnet, bisher unerkant, auch der im AHw. noch nicht verzeichnete N-Stamm von řatāqum. In AÉM 1/2, Nr. 449, 14-16 liest S. Lackenbacher iš-tu pa-na a-na wa-ar-ka a-lum Ma-ri^{ki} ū KÁ.DINGIR.RA^{ki} ř^{tum} iš-te-en ū ū-ba-nu-um iš-te-et ša a-na na-áš tu-ki-im la i-ř[e-e]d-du-ū. Dagegen ist zu sagen, dass das von ihr hier angesetzte tukkum «Alarm-signal» (s. AHw. 1367b) mit dem Verbum nadūm verbunden wird; ausserdem steht vor dem Präsens ireddu fast immer ein Infinitiv nach ana. Wir müssen daher lesen ša a-na na-áš-tu-qi-im la i-ř[e-e]d-du-ū und das Ganze übersetzen «seit jeher waren die Stadt Māri und Babylon ein (einziges) Haus und ein (einzig) Finger, die sich zum Zerquetschtwerden nicht eignen», d.h. die man nicht zerquetschen kann. Mir unverständlich ist derzeit hier die überaus merkwürdige Kombination von zwei grundverschiedenen Objekten von řatāqum vor allem auch

deswegen, weil ein Finger doch sehr leicht zerquetscht werden kann. Vielleicht findet sich später einmal eine ähnliche Aussage, die uns den vorliegenden Text erschliesst.

¹ In AHw. 1200a ist der unter G 1b genannte Beleg TuL 39,11 zu streichen, da dort mit Br. Menzel, Assyrische Tempel II S. T 29 ^dA-num ša ti-ik za-re-e zu lesen ist, auch wenn diese Kommentar-angabe vorläufig unverständlich bleibt.

Wolfram Von SODEN (09-09-89)
Gluckweg 19, 4400 MÜNSTER, RFA

77) Noch einmal ana qātim šatāqum in Talhayum – Zeile 28f. in dem sehr schwierigen Brief der Ältesten aus Talhayum wurde von J.-M. Durand frei wiedergegeben mit: «das Land soll in seine Hand zurückgegeben werden». W. von Soden in n. 76 dieses N.A.B.U. schlägt hingegen vor, zu übersetzen: «er möge Erde in seine Hand (hinein)drücken», um den bisher bekannten Bedeutungen von *eperum* einerseits und *šatāqum* andererseits gerecht zu werden. Jedoch ist *eperum* in der Bedeutung «Land, Territorium» in Mari durchaus bezeugt. In RA 78 (1984) S. 9 Z. 22. steht *eperum* parallel zu *ālum*: (*šumma ul inaddin*) *bēl ešgu-za eperi u ālim anākuma* « (wenn er (es mir) nicht gibt), bin ich der Herr des Thrones, von Stadt und Land». (Vgl. auch die Bemerkung von F. Joannès in ARMT 26/2 zu Nr. 410 d) S. 281 unten).

In dem anfangs erwähnten Brief der Ältesten wird der König mehrmals aufgefordert, einzugreifen und die Stadt, die gegen ihn revoltiert, zur Vernunft zu bringen. Deshalb soll er Truppen in die Stadt schicken (s. Z. 22) und den Regierenden dieser Stadt unbedingt schriftlich deklamieren (s. Z. 43ff.). Die Zeilen 24 ff. sind wohl zu übersetzen als: «Etwas anderes: Asdi-Nehim ist ein vertrauenswürdiger Diener unseres Herrn und wir lassen ihn zu unserem Herrn emporgehen. Unser Herr soll nun schreiben und das Land für seine Hand zerdrücken». «Für seine (d.h. Asdi-Nehims) Hand zerdrücken» bezieht sich auf die – von den Ältesten – geforderte Militäraktion gegen die rebellierende Stadt.

Mit dieser Übersetzung würde einerseits die auch sonst übliche Bedeutung von *šatāqu* wieder aufgegriffen und andererseits der Schwierigkeit aus dem Weg gegangen werden, dass der Ausdruck nicht, wie zu erwarten, «*ina qātim šatāqum*» lautet sondern *ana qātim šatāqum*.

F. Joannès machte mich darauf aufmerksam, dass die Zugehörigkeit einer Stadt zu einer Person in ARMT 26/2 No. 430 18ff. durch die Ausdrücke : *ina qāti PN alāku* « (wörtl.) in der Hand PN gehen » und *qassu ana PN nadānum* : « seine Hand dem PN geben » wiedergegeben wird.

B. GRONEBERG (19-09-89)

78) Un quartier fantôme de Babylone – Depuis la publication de E. Unger (*Babylon, die heilige Stadt*, Berlin, rééd. 1970), on considère que l'un des quartiers de Babylone, qu'E. Unger situait au sud-est de la partie principale de la ville (sur la rive gauche de l'Euphrate) portait le nom de Šušān. Cette attribution a été reprise par R. Zadok, *RGTC* 8, p. 298, et se fonde essentiellement sur les éléments fournis par 3 textes de Strassmaier, *Darius* 435, 437, 497, et sur la présence de membres du clergé de Babylone dans un contrat de Borsippa, *VS* 6, 155, rédigé à Šušān.

Les trois textes de Strassmaier appartiennent aux archives des Egibi, et ont été tous trois rédigés à *šu-šá-an^{ki}* ou *šu-šá-an-na^{ki}*. Le n° 435 est un achat de maison, les n° 437 et 497 deux reconnaissances de dette. L'une (n°437, année 16 de Darius I^{er}) est à la charge de Širku, fils d'Iddinaia, descendant d'Egibi, et l'argent est à rendre à Babylone. La seconde (n°497, année 20 de Darius I^{er}), est au crédit de Marduk-nāšir-apli¹, fils d'Itti-Marduk-balāṭu, descendant d'Egibi, et l'argent est également à rendre à Babylone. Ces deux documents ne prouvent cependant pas, a priori, que Šušān soit une partie de Babylone.

L'élément décisif est fourni par le n°437 (année 16 de Darius I^{er}) dont la première ligne est comprise ainsi par R. Zadok: «24 gi-meš é ep-šú ki-ti šu-šá-an^{ki} šá qé-reb e^{ki}». Le contrat a été rédigé à *šu-šá-an^{ki}*, et la localisation semble ainsi assurée. En fait, la ligne 1 porte nettement: «...ki-ti šu-ma-an^{ki} šá qé-reb e^{ki}». Une correction du -ma- en -šá- ne se justifie qu'en postulant l'identité de la localisation de la maison avec le lieu de rédaction de l'acte. Mais si l'on compare la graphie *šu-ma-an^{ki}* avec celle d'un texte publié par E. Moore, *NBDM* n°2, ligne 1: «é šá ina ki-ti šu-ma-an-nu^{ki} šá ina bād 'ús-meš', šá é NP» (Babylone, 4/viii/Artaxerxès 9), le parallèle est évident. Il s'agit en fait d'une graphie *Šumân/Šumannu* pour *Šuwân(nu)* = Šu-an-na, le quartier de Babylone situé au sud de l'Esagil. Le n°437 de *Darius* a donc été rédigé à Šušān, mais concerne une maison du quartier Šuanna, dans Babylone².

Rien ne prouve donc que Šušān soit une partie de Babylone et il faut reconsidérer non seulement cette localisation dans la capitale mais également la séparation opérée entre les attestations qui la concernent et celles d'une autre Šušān que l'on rattache à Borsippa; les deux contrats *VS* 4, 194 (année 1 de Xerxès) et *VS* 6, 155 (année 29 de Darius I^{er}) ont été rédigés à Šušān. Le premier enregistre le reçu de 4 mines et 5 sicles d'argent par un nommé Ahhê-iddin auprès de Bêl-eṭêru, sur l'ordre du *Rab miksi*. Le texte

VS 6, 155 est une reconnaissance de dette de 36 mines 1/2 d'argent de Iddin-Bêl sur le chef des archers du domaine de char du *qêpu* de l'Ezida de Borsippa. Parmi les témoins figurent le *qêpu* de l'Esagil, celui de l'Ekitušgina, ainsi que le *lú 2-ú šá lú šu-šá-an-meš*. On peut joindre au même dossier celui des perceptions de l'argent de corvée (service d'*urāšu*) pesant sur des habitants de Borsippa pour le halage des bateaux jusqu'au quai de la ville de Šušân (VS 6, 160, TuM 2/3 220 = L 4740 et TuM 2/3, 222: cf. F. Joannès, *Archives de Borsippa*, à paraître).

Le groupe des textes de Borsippa montre que Šušân était un port fluvial certainement important, pourvu d'un péage, et que les grands sanctuaires de Babylone et de Borsippa avaient des terres à proximité. La Couronne y percevait des droits de péage, des redevances sur les domaines concédés en fief, et faisait peser un service de corvée sur les propriétaires avoisinants. Comme on sait par ailleurs que les Egibi agissaient parfois comme agents de la Couronne pour des perceptions de taxes (ainsi Širku, nommé dans le texte *Darius* 435, avait-il pris à ferme le péage du pont de Babylone: cf. TCL 13, 196 // Pinches, *Peek* n°18) à Babylone et dans ses environs, il est fort probable que les contrats rédigés en l'an 16 et en l'an 20 de Darius I^{er} datent de séjours effectués par Širku dans cette bourgade. La localisation la plus probable serait donc un site établi sur l'Euphrate en aval de Babylone, et non loin de Borsippa. La mention des travailleurs *šušannu* dans VS 6, 155 montre par ailleurs que le nom de cette agglomération provient probablement de leur implantation dans la région, sur le modèle de la «Ālu ša Šušânê» connue près de Sippar³.

¹ Il s'agit de la même personne, qui porte tantôt le nom de Marduk-nāšir-apli, tantôt celui de Širku. De même, son père est appelé Iddinaia ou Itti-Marduk-balātu.

² Aucun quartier du nom de Šušân n'apparaît d'ailleurs dans la Description de Babylone «tin-tir^{ki} *ba-bi-lu*»: cf. A.R. George, *Sumer* 35 (1979), p. 226-232.

³ Cf. G. Giovinazzo, «Ālu-ša-Šušânê, La ville des Susiens», *NAPR* 2 (1989), p. 7-8.

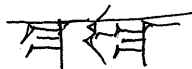


Francis JOANNES (25-09-89)
9, Rue du Ruissel 76000 ROUEN

79) Original eines Siegels und dessen Abrollung – D. Collon veröffentlichte 1982 in *Catalogue of the Western Asiatic Seals in the British Museum, Cylinder Seals II* als Nr. 382 das Original eines Siegels aus der Ur III-Zeit, dessen Besitzer, ein Schreiber, mir bereits von einem gesiegelten Texte aus dem Louvre (L. Delaporte, *Catalogue des cylindres orientaux I, Feuilles et Missions*, T. 155) bekannt war. Da Schreiber nach meinen bisherigen Untersuchungen an Abrollungen aus den Provinzen Lagaš und Umma in der Regel 2 oder 3 verschiedene Siegel besaßen (Höchstzahl bisher 6) und nacheinander benutzen, war Vorsicht am Platze. Vor einiger Zeit konnte Frau Dr. Eva Braun die Abrollung im Louvre mit dem von D. Collon veröffentlichten Original vergleichen, wofür ich ihr herzlich danke. Sie kam zu dem Ergebnis, dass die Abrollung von diesem Siegel stammte.

Bisher sind nur ganz wenige Fälle bekannt, dass Original und Abrollung von ein und demselben Siegel nachgewiesen werden konnte. Diese Tatsache erstaunt kaum, wie folgende exemplarische Berechnung zeigt: Aus der Ur III-Zeit sind mir zur Zeit knapp 2000 Schreiber bekannt, ihre Gesamtzahl lässt sich auf mindestens 10.000 hochrechnen. Bei 2-3 Siegeln je Schreiber müssen wir mit 20.000-30.000 Originalen rechnen. Da einerseits nicht viel mehr als Hundert Original-Siegel von Schreibern publiziert wurden und andererseits in den Textpublikationen Zeichnungen der Siegel-Darstellungen meist fehlen, bedarf es einiges Glücks und umfangreicher Zettelsammlungen, um den Nachweis führen zu können, dass eine Abrollung von einem bestimmten Original-Siegel stammt. Gleiches gilt für die Siegel der anderen Berufsgruppen.

Hartmut WAETZOLDT (27-08-89)
Batzenhäuselweg 11
6903 NECKARGEMÜND RFA

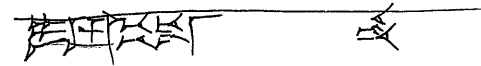
80) ù = *relatif— Dans *ARMT* XIII, p. 164, M. Birot a proposé de retrouver dans l'expression *aš-šum še-im-ma ù, [i]l-qú-ú [q]a-as-sú-nu i-ša-ak-ka-nu-ma*, un exemple de ù qui «joue le rôle de ša», renvoyant à G. Dossin, *ARMT* V, p. 135 ainsi qu'à A. Finet, *ALM* § 82d, p. 225. Il traduit donc: «s'ils mettaient la main sur ce même grain qu'ils ont pris ... etc». Cet usage n'est pas à considérer cependant comme appartenant à la langue de Mari, même si l'on donne à ù la valeur ša₁₇ (RB) ou ša₁₉ (RL). Dans le cas présent on lira (collation): *as-su-úr-ri aš-šum še-em ma-dam*, [i]l-qú-ú [q]a-as-sú-nu i-ša-ak-ka-nu-ma, [i]-sa-ap-pa-hu-šu = «Il est à craindre que, vu qu'ils ont reçu du grain en abondance, ils n'entreprennent de le gaspiller». Aššum + subjonctif est désormais très bien attesté à Mari.*

l.14:  ù (l.17): 
 dans (l.20): 

Dans ARM V, 46, 18, il vaudrait mieux comprendre 1^{lu} *ma-re-e-em ták*-la-am*, ù <ša> udu-há ... *šu-ku-lam i-le-ú*, avec les parallèles qu'on a de «*taklum u ša* + subj.» = «de confiance et qui ... ». Pour la lettre prophétique, Lodds ll.37-39, cf. (en attendant AEM I/3) RA 78, 1984, p. 10, LL. 42-43: «La parole que t'a dite le prophète, réclamant indûment ton territoire, pourquoi ne me l'as-tu pas écrite»? Le sens de *nazârum* (et non *našârum!*) empêche de comprendre: ... «alors qu'il surveille ta région» = ... «lui qui surveille ta région»...». Tous les exemples du pseudo ù = relatif sont donc à considérer comme des échantillons de ù adversatif (parataxe).


Jean-Marie DURAND (05-10-89)

81) *epešum* = expert— AHW p. 1554a a enregistré dans ARMT XIII, 51, 16 un exemple d'*epešum* (CAD *eppēšum*), mot rare par ailleurs (lexical, littéraire ou NP récent). Le terme n'est en fait toujours pas mentionné à Mari. On lira les LL. 15-18 (collation): *ú-la-šu-ma lugal a*-¹la*-kam*¹-ma*, i*-ip-pé-ša-am, i-na sa-ga-ra-tim^{ki}-ma, lu-qí-šu** = «Sinon, si le roi fait route jusqu'à moi (ventif), il mē faut l'attendre à Sagarâtum».

l.16: 

Pour l'expression, cf. ARMT XXVI/1, 19, 11: *a-la-kam i-pé-eš* = «Je continue ma route».

Jean-Marie DURAND (05-10-89)

82) Another Sargonic Water Ordeal ? – To the growing documentation for the water ordeal in the Sargonic period (see Westenholz, ECTJ 49, 159 = Edzard, SRDJ 98, 99; Owen, *Studies Sachs*, 305 ff.; Bottéro, *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, Classe di Lettere e Filosofia serie III, vol. XI/4 [1981], 1013 f.) one modest item should perhaps be added. The tablet BIN 8 253, published as a «distribution of workers.» may in fact be another record of a water ordeal, if one reads the reverse bar *éduru₅* *íd* (ENGUR¹.A)-šè «on account of an agricultural settlement (went) to the River.» For the phraseology, compare SRDJ 99, case no. 3: bar GANÁ ... *íd*-šè al-DU-DU «on account of a field ... went to the River.» For the aberrant order of A.ENGUR, compare MAD 4 253 rev i 3 (UD.HU.MI.AN.IM for *útu-IM.MI^{mušen}*), and the remarks of Gelb, MAD 4, xxi. Collation of ENGUR suggests the presence of a wedge that could stand for the expected second horizontal, though not in the usual form: . Collation of obv 7 and rev 1' adds nothing new; the first sign in obv 7 does not appear to be DUMU. That the matter at issue seems to have been a village settlement or residence for numerous people (*éduru₅* = *kapru*, discussed by Diakonoff, *Drevnij Vostok* 1 [1973], 32 «residence of an extended family»; classed by Hallo, JCS 23 [1970/71], 58 among the terms for countryside as opposed to city) could explain the rather large number of people involved, assuming that the obv is part of the same matter. Despite the spelling of *íd* and the form of ENGUR, there is nothing about the tablet to suggest that it should be considered a school exercise with unrelated or scattered words. Since several lines are missing on both sides, no definitive interpretation seems possible.

Benjamin R. FOSTER (21-09-89)
 Yale Babylonian Collection
 Sterling Memorial Library
 NEW HAVEN, CT 06520, USA

83) La date de la prise de Larsa par Hammurabi – Autrefois (RA LXXII [1978], p. 117, l. 22; BiOr XXXV [1978], p. 217, n. 1) nous avons signalé la contradiction qui existe entre les deux faits suivants: d'un côté le dernier document de l'ère de Rim-Sin date du 30.VI «de la 31^{ème} année (après qu')Isin il a pris» = 30 H, et de l'autre côté Hammurabi a conquis Larsa avant le 17.VI.ZL 11' = 30 H. Or, il s'avère maintenant que l'année ZL 11' était une année embolismique, dont le mois intercalaire était le 5^{ème} mois = V^{bis} = VI (XXI.4.7-12; XXIV.199.15-18). On peut en conclure que Larsa n'a pas été conquise avant le 17.VI.ZL 11', mais avant le 17.VII.ZL 11' ! Durant le mois intercalaire Hammurabi a conquis d'abord

Maškan-šapir et puis il assiégea Larsa (ARM XXVI.381.15; 383.12 [*tašnītum*], cfr. 381.17: [*i-na U₄*]-30-KAM), qui fut conquise aux premiers jours du mois suivant:

Vbis = VI –	prise de Maškan-šapir et siège de Larsa.
30.VI –	dernier document de Rīm-Sîn.
Début de VII –	prise de Larsa.
17-VII –	envoi des cadeaux à Hammurabi depuis Mari à l'occasion de la prise de Larsa (XXV.9; S.108-1045 [<i>Syria LV</i> (1978), p. 337]).

Moshé ANBAR (03-10-89)
11, Rue Arnon TEL-AVIV 63455
ISRAEL

VIE DE L'ASSYRIOLOGIE

84) Nouvelles de l'Iraq – A l'occasion de la Rencontre Assyriologique de Gand (10-14 Juillet 1989) le Prof. Abdulillah Fadhil de l'Université de Baghdad a évoqué la sensationnelle découverte d'une tombe princière dans la salle 49 du palais d'Assurnasirpal II à Kalhu. La tombe, encore intacte, comprenait au moins deux sépultures, une grande quantité d'objets précieux et plusieurs inscriptions funéraires. M. le Prof. A. Fadhil a expliqué une de ces inscriptions, dédiée à une certaine ^mīa-ba-a, une princesse peut-être d'origine arabe.

Monsieur le Prof. Walid Al-Jadir a rapporté les résultats des Xe (88-89) et XIe campagnes de fouilles de Sippar, qui, après la sensationnelle découverte de la bibliothèque, ont amené à une meilleure compréhension de l'architecture du Temple de Šamaš.

A. CAVIGNEAUX (11-09-89)

85) Colloque d'Idleb — Du 25 au 28 septembre 1989, la Direction Générale des Antiquités et des Musées de Syrie a organisé un Colloque International à Idleb, à l'occasion de l'inauguration dans cette préfecture d'un nouveau musée, destiné en particulier à abriter les trésors archéologiques et épigraphiques découverts sur le site de la prestigieuse Ebla. Les directeurs des principales fouilles syriennes et étrangères en Syrie étaient conviés à cet événement. Les communications ont été consacrées non seulement à Ebla (archéologie et linguistique), étant le fait des membres de la mission italienne de Tell Mardikh, mais aussi à d'autres sites du gouvernorat d'Idleb (Tell Touqan, Tell Afis, Saraqeb, Tell Mastuma) voire même au delà (Tell Bi'a), jusqu'aux époques byzantines et islamiques (églises du Jebel Barisha, Deir Setta, Tell Denit).

Une excursion à Tell Mardikh a permis aux participants d'admirer *in situ* les spectaculaires découvertes faites quelque temps auparavant par P. Matthiae dans le temple P2, et de visiter le très riche musée de Ma'arat. Une autre excursion a conduit les congressistes, sous l'égide de G. Tate, Directeur de l'I.F.A.P.O., à Sergilla et Qalb Loze. On doit saluer la complète réussite, tant scientifique que matérielle, de ce colloque et espérer la parution rapide de ses Actes.

D. CHARPIN & J.-M. DURAND (28-09-89)
Idleb, SYRIE

– RÉDACTION –

Francis JOANNES
9 rue du Ruissel
F-76000 ROUEN

N.A.B.U. est publié par la Société pour l'Etude du Proche-Orient Ancien, Association sans but lucratif
(Loi de 1901). Directeur de la publication: D. Charpin. ISSN n° 0989-5671.
Dépôt légal: Paris, 10-1989. Reproduction par photocopie